

Marie-Anne Chabin



Critique malicieuse de la société de l'information  
à usage de ceux qui pensent (et donc archivent)

Tome 2 : « O-raison »

avril 2014  
avril 2014

# Avant-propos

Ce recueil réunit les 54 billets postés sous le titre générique "O-raison" entre le 10 septembre 2012 et le 8 septembre 2013 sur le blog de Marie-Anne Chabin ([www.marieannechabin.fr](http://www.marieannechabin.fr)), où on peut les retrouver.

Le titre des billets de ce recueil est systématiquement, par choix de l'auteur, un mot (nom propre, substantif, adjectif, adverbe) finissant par la lettre « o », de même que l'année précédente Marie-Anne Chabin avait choisi de commenter des mots finissant par « ité ».

Le principe de ce jeu d'écriture est de prendre argument d'un mot dans une liste imposée (ici les mots en –o) et de commenter son sens, son histoire, sa portée et son usage, en illustrant le propos d'exemples tirés de l'observation de la société et plus spécialement des pratiques autour de l'information numérique, du document ou des archives.

Les 54 mots en –o commentés dans le recueil sont :

bio, bistro, Bolino, cardo, Chamisso, chrono, cocorico, collabo, dactylo, diapo, distinguo, domino, écolo, ergo, *ex aequo*, frigo, géo, go / no go, haro, illico, imbroglia, impétigo, *in extenso*, incognito, kdo (sms), kilo, Lego, loi de Pareto, macache bono, *motu proprio*, numéro, obo, OLICO, osso bucco, pédalo, perso, placebo, populo, pour info, pro, pseudo, quasimodo, quiproquo, recto-verso, rigolo, roman-photo, sado-maso, scénario, stabilo, sténo, stylo, *terminus a quo*, topo, zéro.

Plusieurs termes sont commentés par d'autres auteurs auxquels Marie-Anne Chabin répond *in petto*. Que soient ici remerciés de leur contribution (dans l'ordre d'entrée en scène) : Claire Scopsi, Sylvie Laigneau-Fontaine, Daniel Ducharme, Marie-Anne Paveau, Laurent Chabin, Lourdes Fuentes Hashimoto et Richard Cazeneuve.

Le recueil se présente, comme le précédent en « ité », dans l'ordre chronologique de postage des billets.

Les illustrations sont pour l'essentiel, notamment la photo de titre et le roman-photo qui clôture le recueil, des images personnelles.

## Les autres mots-clés du recueil

119, 80/20, achat, Algérie, archivage, archivage, archivage, archivage des mails, archivage des mails, archivage managérial, archiver, archives, archives, archives, archives, archivistique, Arkhangel'sk, authenticité, baudet, beauté, bon de commande, bouc émissaire, boudin, bureautique, calendrier, camembert, carnaval, Caroline Criado-Perez, Charles Péguy, chemise, chemise, clavier, clic engageant, cloud, CNIL, commentaires de blog, communication, compétition, comptabilité, comptable, concepts, conservation, conservation, conservation, consommation, contrat, contrat, contrat, contrats, convivialité, copie-lettre, correspondance, cotation, courrier, courrier., cursographie, dactylographie, dates extrêmes, décision, decumanus, défouloir, Descartes, désherbage, destruction, diplomatique, divers, document engageant, document numérique, données personnelles, données personnelles, données personnelles, dossier, dossier solidaire, DUA, durée de conservation, écriture cursive, éducation, électronasse, empilement, entreprise, entreprise, entreprise numérique, enveloppe, étudiants, évolution des mentalités, exposé, Facebook, facture, fiscal, folio, formation, GeBüv, genre documentaire, géographie, géolocalisation, gestion de projet, gloriole, Googleanalytics, GoogleEye, Guillaume Delisle, Harki, hébergeur gratuit, historien, identifiant, identité numérique, impression, information, innovation, inscription, Jacques Poterat, jargon, justificatif, kilomètre, kilooctet, kiloparsec, kilopascal, kilopdalton, langage sms, langue française, latin, latin, lecture, libraria, lieux réticulaires, mail, mémoire, messagerie électronique, messagerie électronique, messagerie électronique, messagerie électronique, méthode, mètre linéaire, mode, mode, Mongolie, mot-clé, naturel, neuf tironien, nuage, numérique, numérique, numérotation, numérotation, Occupation, omelette, ordonnance, ordonnancement, orientation, original, pages pagination, paperasse, papier, paradoxe, Parlement européen, PDF, pédagogie, pelurier, Peter Schlemihl, peuple, pièces justificatives, plan de classement, pms, points cardinaux, pour action, PowerPoint, prendre sous son bonnet, prénom, président, pressé, prêt à lire, prêt à manger, preuve, professionnel, projet, pseudonyme, publicité, RATP, registre, reniement, réseaux sociaux, responsabilité, RM, rro, SAE, signature numérique, situation, slide, SNCF, société numérique, souverain, sport, stabilotage, stabiloter, sténographie, sténotypie, stockage, structure, stylo numérique, Suisse, surligner, système informatique, Talleyrand, technologies numériques, TIC, ticket, tie break, trace, traces, travaux universitaires, tsunami numérique, tsunami numérique, TVA, twitt, valeur, veau, vivant, voila, zéro papier

# Cardo

Posté le 10 septembre 2012

Mon premier est une conjonction de coordination.

Mon second est une note de musique.

Et mon tout structure la ville.

**Le *cardo*, avec son compère le *decumanus*, structure, ou plus exactement structurait, une ville romaine.** Le *cardo* est l'axe de communication nord-sud, axe majeur, tandis que le *decumanus* découpe la ville dans le sens est-ouest. Au carrefour des deux se tient généralement le forum, la place publique où hommes d'affaires, badauds et jeunesse viennent s'informer, échanger, négocier. Le *cardo* est la base de l'organisation de l'espace commun, le cœur de la vie économique et sociale.

Lorsque la ville s'étend et que les axes de communication se multiplient, on trouve plusieurs *cardines* (pluriel latin de *cardo*) mais il y a en a toujours un qui est plus important : le *cardo maximus*, comme à Lutèce. Pour les amateurs de sites archéologiques, le *cardo* le plus impressionnant est sans doute celui de Jerash (Jordanie) qui a résisté non seulement à plus de deux mille ans d'histoire mais aussi à plusieurs tremblements de terre.



**À l'heure où la communication se fait moins en empruntant des voies de pierre que des voies immatérielles (voix immatérielles ?), on peut se demander ce qui a remplacé cet élément structurant de l'espace collectif qu'était le *cardo*.** Où sont les points cardinaux (eh oui ! c'est de là que ça vient) qui permettent de se situer dans la ville numérique ? Quels sont les axes qui inspirent aujourd'hui un sentiment de stabilité dans l'espace quotidien de travail et d'étude ?

**C'est la question que je me pose parfois en observant les étudiants en sciences de l'information.** Plus d'un étudiant(e) semble désorienté(e) dans le monde de l'information et dans son propre travail ; les points cardinaux paraissent absents ; les notions secondaires prospèrent mais les concepts fondamentaux sont flous ; les axes de repérage de la pensée s'avèrent ténus, les artères méthodologiques se délitent dans la volubilité de l'Internet, ou se noient dans le tsunami numérique.

On se dit que ce qui leur manque, c'est un *cardo*, un *cardo documentalibus maximus*. Voilà qui les aiderait à se stabiliser « nord-sud », autrement dit dans l'axe du temps, avec des racines pour résister au vent et une perspective d'avenir pour savoir dans quelle direction se développer. À quoi on ajouterait ensuite un *decumanus informationis* afin qu'ils puissent se latéraliser « est-ouest », apprécier le soleil qui se lève ou qui se couche, les informations qui naissent, qui passent, qui déclinent...

À noter qu'en latin (on peut se fier au dictionnaire Gaffiot), *documentatio* veut dire « avertissement », et *informatio* signifie « représentation d'un concept par l'image ».

Moralité [le suffixe ne me lâche pas ;-)] : quoiqu'en dise l'ami Obélix, pas si fous que ça les Romains !

# Géo

Posté le 17 septembre 2012

## On est passé de la (géo)graphie à la (géo)localisation.

La géographie décrit la Terre (*gê* en grec) ainsi que la relation entre les hommes et la planète. La géolocalisation se sert de la géographie (les latitudes et longitudes de chaque mètre carré) pour dessiner les activités des hommes *sur* la Terre, laquelle, donc, est déjà dessinée.

Au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, le globe terrestre comptait encore de nombreuses contrées inconnues ou mal connues des hommes ; on était alors au beau milieu de la grande époque des explorateurs. C'est aussi le moment où la cartographie s'est démarquée de l'histoire pour s'affirmer comme discipline scientifique, grâce à l'astronomie. Un exemple avec la carte de Moscovie (Russie) tracée en 1706 par Guillaume Delisle, géographe du roi, ici un détail de la région d'Arkhangel'sk au bord de la mer Blanche :



Trois siècles plus tard, il n'est plus besoin de dessiner : on voit ! On voit la Terre, et on mesure la différence d'avec hier : ci-après, Arkhangel'sk de nouveau, via GoogleEye, avec un zoom sur la ville :



## La technologie donne à voir la réalité.

On n'a jamais demandé à la nature si elle acceptait d'être cartographiée mais on fait semblant aujourd'hui de demander aux humains s'ils veulent être géolocalisés ; et les incitations à ne pas refuser sont de plus en plus pressantes... Le rêve n'est plus de découvrir une terre inconnue ici-bas pour la faire connaître aux autres mais de s'exiler dans un petit coin sans émetteur pour souffler un peu.

Côté bonne nouvelle, le citoyen lambda n'a plus besoin d'apprendre les cartes de géographie par nécessité, le GPS est là pour ça. Grâce au progrès technologique, il peut les découvrir par plaisir...

Quant à la description des nouveaux territoires que créent les technologies, entendez les communautés numériques, les réseaux immatériels, le cyberspace, c'est une autre histoire, écrite par de nouveaux explorateurs tels Jérôme Bondu dans son *Voyage au pays des Réseaux Humains* ou les *Pérégrinations d'un terrain sans territoire* de Boris Beaudé, pionnier de la géographie des lieux réticulaires.

## On revient aux sciences humaines.

# Ex aequo

Posté le 24 septembre 2012

## Texte de Claire Scopsi

**Les *ex aequo* sont à la compétition sportive, ce que la section « divers » est à un plan de classement : l'aveu d'une impuissance, le renoncement à l'ordonnement absolu.**

Toutes les fédérations sportives déploient des trésors d'imagination pour repousser les limites de l'*aequo* : tirs au but, lancers francs, « mort subite », shido et waza ari, tie break, chronomètres électroniques de plus en plus perfectionnés.

Le 2 août 2012, lors de la finale olympique du concours général, la gymnaste américaine Aly Raisman se trouva troisième *ex aequo* avec la gymnaste Russe Aliya Mustafina, chacune ayant mérité 59,566 points exactement.

Et elles ont reçu toutes les deux une médaille de bronze ?

Et non, car le règlement de la Fédération internationale de gymnastique n'accepte pas les *ex aequo*, mais l'égalité est têtue et la belle rigueur du podium à trois places cache parfois une certaine poésie réglementaire.

L'intraitable règlement prévoit donc qu'on retire la note la plus basse et qu'on additionne les trois restantes pour recalculer la note.

*Et si elles sont encore ex-aequo ?*

On retire les deux notes les plus basses et on recalcule.

*Et si elles sont encore ex-aequo ?*

On prend les trois meilleures notes d'exécution aux agrès et on recalcule.

*Et si elles sont encore ex-aequo ?*

On prend les trois meilleures notes de degré de difficulté et on recalcule.

*Et si elles sont encore ex-aequo ?*

On ne prend que les deux meilleures notes de degré de difficulté et on recalcule.

*Et si...*

On les teste au lancer du poids.

*Et c'est toujours comme ça ?*

Non. Certaines compétitions tolèrent les *ex aequo*, ce qui occasionne d'attendrissantes photos de sportifs enlacés brandissant à la caméra leurs médailles jumelles et de belles proclamations de fraternité (une aubaine pour les journalistes). Et si le bonheur résidait dans le refus du « tie breaking » ?

...

Dis...

*Oui ?*

On ne met JAMAIS de tiret entre ex et aequo.

oOo

Inspiré par :

Justin Peters, *Pourquoi une gymnaste arrivée troisième n'a pas obtenu la médaille de bronze ?* / traduit par Pauline Moullot. Slate.fr <http://www.slate.fr/life/60201/pourquoi-gymnaste-troiseme-bronze>

*Technical regulation-Olympic Games-Tie breaking 2012*, FIG : <http://www.fig-docs.com/Media/London/Tie%20break-OG-2012.pdf>

ligne : [http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ex\\_%C3%A6quo/31923/difficulte](http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/ex_%C3%A6quo/31923/difficulte)

et



oOo

### MAC in petto

Les *ex aequo* sont à la compétition sportive, ce que la section « divers » est à un plan de classement : l'aveu d'une impuissance, le renoncement à l'ordonnement absolu. La phrase sonne juste. Pourtant, j'ai envie de prendre la défense du « divers ».

L'ordonnement hiérarchique est à la fois un besoin technique et une aspiration humaine.

Le monde du sport aujourd'hui tend à réduire le sport à la compétition et exalte le classement hiérarchique. Les spectateurs réclament des premiers et des derniers pour pouvoir leur adresser leur « Hourra » et leur « Ouh ». Les *ex aequo* viennent donc perturber cette hiérarchie absolue, avec des causes diverses : il y a les *ex aequo* politiquement corrects, les *ex aequo* par défaut de critères d'évaluation ou en raison de la taille de l'épreuve (il y a plus de chances d'avoir des *ex aequo* lors d'un 100 mètres que lors d'un marathon) et les *ex aequo* par paresse du jury. Quand on ne sait pas ou qu'on ne veut pas départager les candidats, on les déclare *ex aequo*.

Dans le monde de l'information, toute personne qui produit ou gère des documents, *a fortiori* les professionnels de l'information, se trouve régulièrement dans la position du jury qui doit prononcer un classement : « Est-ce que ça va dans la rubrique F3 ? Hum..., j'ai bien envie de le classer en T439 ; mais ça irait aussi en ZZ38776623. Bon, allez, je le mets en « divers ».

Ah, les affres du classement ! Enfin, pas pour tout le monde car il y en a beaucoup qui s'en fichent. La preuve, c'est que dans les armoires et les serveurs des entreprises, la moitié des documents sont rangés à côté du plan de classement, dans un divers qui ne dit pas son nom.

Les gens consciencieux, eux, culpabilisent, parce qu'à l'école et dans les stages, le « divers » est mal vu voire stigmatisé. Cela vient sans doute de cette aspiration humaine récurrente à classer les connaissances dans un plan de classement idéal, cette manie de se prendre pour Dieu et de vouloir ordonner toutes choses.

Mais si les critères de classement ne sont pas bons, si le plan de classement n'est pas adapté, comment classer les documents autrement que dans le divers ? Il convient de distinguer le divers issu de la paresse de la personne qui classe du divers dû à la négligence de l'auteur du plan de classement. Et puis, le divers n'a pas que de mauvais côtés ; c'est même parfois la seule rubrique qui permet de faire des découvertes...

« Divers », c'est un peu comme « autres » dans les questionnaires d'enquête statistique ou de satisfaction. À ne pas confondre avec la case « sans opinion » : on a une opinion mais elle ne figure pas dans la liste proposée, cocher la case « sans opinion » relève de la désinformation ; la case « autre » est là bien utile. Ceux qui s'y retrouvent sont « divers *ex aequo* », ce qui n'empêche ni interdit de les classer : *ex aequo* n° 1, *ex aequo* n° 2, *ex aequo* n° 3...

# Recto-verso

Posté le 1<sup>er</sup> octobre 2012

Regardez attentivement cette image. Que voyez-vous ?



Un registre vierge ouvert en son milieu, illustrant la page « santé-social » de la boutique en ligne de Berger-Levrault, éditeur depuis le dix-septième siècle, maître incontesté du registre coté et paraphé de l'ère de l'administration napoléonienne, aujourd'hui 1er éditeur multicanal européen, et 10<sup>e</sup> éditeur de logiciels français.

Plus précisément (bien que la photo ne soit pas très lisible) il s'agit d'un registre pré-imprimé pour l'enregistrement chronologique des interventions chirurgicales ou obstétricales, registre que doit remplir l'infirmière ou la sage-femme de salle. Peu importe, cela n'a aucune importance ici. **L'intérêt de cette image réside dans le nombre 119** que vous avez bien sûr remarqué dans les deux coins supérieurs de l'image, ou plutôt du registre. Pourquoi 119 ? Pourquoi pas 2, 13 ou 78 ?

Est-ce parce que 119 est la somme de cinq nombres premiers consécutifs ? Est-ce un clin d'œil au numéro d'appel gratuit 119, consacré au signalement des enfants maltraités, histoire de conjurer le mauvais sort pour les enfants dont les noms seront consignés dans ce registre ? Peu importe, cela n'a aucune importance dans cette affaire. Ce qui fait que cette image est remarquable est la répétition du même nombre à droite et à gauche. Il y a là dedans quelque chose de bizarre qui m'a sauté aux yeux comme un caillou dans un plat de lentilles.

Traditionnellement, ce que l'on cote, dans un registre, ce sont les folios, le folio désignant la feuille de papier prise dans la reliure, avec ses deux faces, le recto et son verso, correspondant à deux pages d'écriture. Chaque folio reçoit logiquement un numéro, de 1 à N, au recto, et le verso porte le même numéro assorti d'un petit « v° » pour « verso » : 1, 1 v°, 2, 2 v°, 3, 3 v°, etc. La raison d'être de cette numérotation est de vérifier, le cas échéant, qu'un folio n'a pas été arraché, ce qui provoquerait un trou dans la numérotation et de ce fait entamerait l'intégrité du registre.

Pour les livres imprimés, contrairement aux registres, la coutume veut que l'on numérote les pages et non les folios : 1, 2, 3, etc. **Les deux 119 ci-dessus ne se rattachent ni à la cotation des registres ni à la numérotation des pages d'un livre. C'est un mixte, une hybridation entre la cotation des folios et la numérotation des pages**, l'émergence d'une nouvelle pratique qui ne dit pas clairement son utilité, un changement gratuit (c'est vrai qu'avec tout ce qu'on paie déjà, un peu de gratuit est tentant...). Est-ce délibéré ? Faut-il y voir une influence du numérique qui ne connaît pas le verso (il n'y a rien derrière l'écran) ? Peut-être...

Rassurons-nous, le recto-verso n'est pas perdu pour tout le monde. Il semble qu'il connaisse une nouvelle carrière dans la gastronomie. En effet, plusieurs restaurants portent ce nom, allusion sans doute aux deux côtés de la tartine. Mais alors : le beurre correspond-il au recto et la confiture au verso ? Ou l'inverse ?

# Domino

Posté le 8 octobre 2012

## Texte de Sylvie Laigneau-Fontaine

**Voilà un bien joli mot de la langue française, quoiqu'à l'évidence il n'en soit pas originaire.**

Tout doux, tout rond en bouche, avec son ouverture et sa fermeture sur cette voyelle que les linguistes appellent, dans leur barbare vocabulaire, 'postérieure mi-fermée arrondie', et que Rimbaud voyait en bleu, et son début un peu dur sur la dentale -d que viennent adoucir ensuite le -m, bilabiale que l'on prononce avec les deux lèvres, comme on donnerait un baiser, puis le -n, qui vient corriger le côté trop sensuel du -m (un domino, ça sait se tenir !), prononcé avec juste le bout de la langue contre les dents.

Un bien joli mot, oui, mais qu'évoque-t-il à la plupart des gens ? À n'en pas douter, la plupart de nos concitoyens (j'omets volontairement quelques nostalgiques de leurs années d'étude et de fêtes joyeuses, à qui ce mot fera revenir en mémoire la gaillarde chanson dont l'héroïne est la jeune « Domino, mino, Domino, minette », que le protagoniste emmène dans sa chambrette pour lui enlever sa petite jupette et lui faire subir un bien plaisant traitement), la plupart de nos concitoyens, donc, songeront spontanément au plus respectable jeu de dominos. Nous y avons tous joué étant enfants, même sans savoir qu'il s'agissait d'un très vieux jeu (certains disent qu'on aurait retrouvé des dominos dans la tombe de Toutankhamon), dont l'origine est un peu incertaine, mais qui serait en tout cas arrivé en Occident par l'Italie, au XVIIe siècle, et y a ensuite rencontré un grand succès (dans *Dupont et Durand* de Musset, Dupont lance à son ami : « Je joue aux dominos quelquefois chez Procopé », et l'autre lui rétorque : « Ma foi, c'est un beau jeu ! L'esprit s'y développe. / Et ce n'est pas un homme à faire un quiproquo, / celui qui juste à point sait faire un domino ! ») À moi, néanmoins, le mot domino évoque immédiatement autre chose : *domino*, datif et ablatif sg de *dominus*, deuxième déclinaison, « le maître »... Il faut dire que je suis prof de latin, ce doit être une déformation professionnelle. Mais nous reverrons cela.



Revenons au jeu de dominos : pourquoi porte-t-il ce nom ? J'ai bien essayé de suggérer qu'il y avait du latin là-dessous et qu'il s'agissait après tout de se rendre " maître" de l'autre, de le « dominer » (*domino, as, are, aui, atum*, première conjugaison), mais l'explication ne tient pas la route. En cherchant dans divers dictionnaires, j'ai trouvé deux origines au nom de ce jeu, toutes deux fondées sur le caractère bicolore des pièces utilisées. Le jeu porterait ce nom car l'habit des Dominicains est pareillement composé d'une robe blanche et d'une cape noire (c'est généralement ainsi que l'iconographie représente saint Dominique lui-même) ; ou bien en référence au 'domino', cet habit de carnaval porté autrefois par les Vénitiens et constitué d'un grand manteau et d'une capuche, qui étaient souvent blanc devant et noir derrière.

Or, ô surprise, c'est là qu'on retrouve le latin ! En effet, pourquoi ce costume de carnaval porte-t-il ce nom ? Sans doute à cause d'une formule en latin. En effet, le capuchon du costume appelé domino ressemble au "camail", capuchon porté par les ecclésiastiques pendant les offices en hiver. Le costume de carnaval s'est donc constitué en partie en parodie du costume ecclésiastique, et on a parodié pareillement la traditionnelle formule de salut entre ecclésiastiques : « *Bene dicamus Domino* » (bénédissons le Seigneur). Revoilà mon *dominus*, ici au datif... Le latin est partout, même dans les jeux d'enfants !

Le latin est partout, et il n'est plus nulle part.... Il n'est même plus une épreuve du CAPES de lettres modernes (à moins que le cabinet de Vincent Peillon ait l'heureuse idée de l'y remettre) : cela veut dire que l'on va former une génération de profs de français qui pourront n'avoir jamais "fait" de latin, qui ignoreront donc tout de l'origine directe de la langue française, et tout aussi de l'origine de la littérature française ! Comment expliquer Ronsard sans connaître, au moins un peu, l'épigramme latine ; Molière sans connaître Plaute et Térence, les Comiques latins qu'il traduit allègrement (mes étudiants sont assez estomaqués quand ils se rendent compte que LA fameuse scène moliéresque de l'*Avare* IV, 7, « je suis perdu, je suis assassiné ... où courir, où ne pas courir » figure déjà dans *La Marmite* de Plaute, presque littéralement) ; Racine sans connaître Virgile... ? On me dira que ce sont là auteurs anciens, que nous sommes au XXI<sup>e</sup> siècle et qu'il faudrait songer aussi, surtout, à la littérature moderne. Oui, mais le chantre du Nouveau Roman, Michel Butor, a donné avec *La Modification* une réécriture de l'*Enéide* ! Bien sûr qu'on peut expliquer *La Modification* sans le savoir, mais n'est-ce pas tout de même perdre une grande partie de sa saveur et des intentions de l'auteur ? Dans le même ordre d'idées, une de mes étudiantes a soutenu, il y a deux ou trois ans, un superbe Master sur une comparaison, justifiée, argumentée, excellemment analysée entre *L'Art d'aimer* d'Ovide et *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen !

Quant à la *langue* latine, dans les lycées et les universités de France, on l'étudie encore moins, si faire se peut, que la littérature : quel dommage ! Quoi de plus formateur, en terme de rigueur, de logique, de capacités d'analyse, qu'une langue qu'on ne comprend plus à la première lecture, dont le sens n'est pas perceptible grâce à l'ordre des mots et au déroulé de la phrase mais uniquement (du moins si l'on n'en a pas une longue pratique derrière soi) au terme d'une analyse précise du *cas* des mots et donc de leur fonction éventuelle, analyse au cours de laquelle on est amené à formuler des hypothèses, à devoir les abandonner parce qu'elles ont abouti à une impasse de sens, à en formuler de nouvelles en reprenant tout à zéro, tel un scientifique dans son laboratoire ? Je dis souvent à mes étudiants de lettres classiques et modernes, un peu par provocation, beaucoup parce que c'est vrai, que le latin, c'est 'les maths des littéraires', qu'il requiert en tout cas les mêmes qualités de logique et de clarté de la pensée. Pourquoi cette dictature des maths et des sciences en général dans l'orientation des élèves ? Pourquoi ne pas proposer d'autres matières pour juger de la capacité de raisonnement et d'analyse d'un individu ? J'ajoute que le principal grief contre cette matière, qui a en partie justifié son éradication progressive des programmes scolaires et son remplacement par les mathématiques, à savoir son côté socialement discriminant, n'existe plus : les enfants des familles aisées ne baignent aujourd'hui pas plus que les autres dans la culture latine ; ils ne peuvent donc guère plus que les autres trouver dans leur famille une aide pour faire leurs versions latines, alors que leur exercice de maths ou d'anglais, ils n'ont que l'embarras du choix pour trouver quelqu'un qui le leur expliquera.

Le latin pour tous, trois heures par semaine, obligatoires, de la 6<sup>e</sup> à la Terminale, tiens, en voilà une bonne idée...

**MAC in petto**

Eh bien ! Je me sens mieux depuis que je sais que j'utilise plusieurs fois par jour, par heure voire par minute des 'postérieures mi-fermées arrondies'.

*Domino* est un mot plein de ressources. Du coup, à l'heure où l'on redécouvre le noir et blanc en photographie, je m'étonne que l'entreprise Domino's pizza se contente de proposer les traditionnelles pizzas Reine ou pizzas Margherita, au lieu de mettre à l'affiche d'originales pizzas « Blancs de seiche / Pruneaux » ou « Caviar / crème Chantilly ». Pour ma part, je les mettrais volontiers au menu des cantines scolaires, après les trois heures de latin prônées par Sylvie Laigneau-Fontaine, préconisation à laquelle je souscris à 150%, étant entendu que l'après-midi serait consacré aux révisions (récitation des déclinaisons sur des rythmes Latins).

Je ne suis pas sûre qu'il faille rendre cet enseignement obligatoire (sauf en primaire, en alternance avec l'arithmétique) car le caractère obligatoire donne une image négative de la discipline. Mais il y aurait bien des possibilités de refonder l'apprentissage du latin dans un XXI<sup>e</sup> siècle qui continue de lui devoir beaucoup.

Étudier le latin est une excellente façon de gagner du temps dans la compréhension et l'expression des langues et de la littérature (latines mais par comparaison non-latines également), mais c'est surtout un moyen assez efficace (les moyens concurrents ne sont pas nombreux) d'acquérir une méthode de raisonnement et un sens critique fort utiles dans ce monde sauvage de surinformation et de désinformation permanente.

À cet égard, 100 heures d'apprentissage de la langue latine sont plus formatrices que 200 heures de réunions ou de débats sur les sujets d'actualité. C'est une simple question d'emploi du temps et de choix personnels, de priorités. C'est bien aussi de passer 300 heures à batifoler sur la colline aux myrtilles (*blueberry hill*) chantée naguère par... Fats Domino!

## Texte de Daniel Ducharme

Selon *Le Petit Robert* (1987), *illico* est une forme familière de sur-le-champ, donc aussitôt, immédiatement. Contrairement à la plupart des mots de la langue française que j'ai appris au cours de ma vie, ce mot a une certaine résonance à mes oreilles, sans doute parce que je suis en mesure de dater son emploi. En effet, quand j'étais étudiant au collège, une amie de Repentigny – une ville de banlieue à l'est de l'île de Montréal – m'a fait connaître San-Antonio, pseudonyme de Frédéric Dard, auteur prolifique de romans policiers qui se distinguait par l'utilisation massive de l'argot français dans ses romans. Il y a bien longtemps que je ne lis plus cet auteur qui ne représente plus d'intérêt pour moi, mais l'emploi du mot *illico* est resté, de toute évidence, puisque je l'ai utilisé récemment dans un échange de courriels avec Marie-Anne Chabin. Pour un Français, il s'agit sans doute d'une faute puisque l'emploi de mots familiers dans une correspondance n'est pas de mise. Pour un Québécois, *illico* n'est pas un mot d'usage courant, de sorte qu'il n'est probablement pas associé à un usage familier de la langue française dans la perception collective que le Canada français a de ce mot.

Mais quand on se situe ce mot dans le champ immense de la société de l'information, *illico* redevient un mot beaucoup plus pertinent, un mot qui nous rappelle d'emblée l'immédiateté, l'instantanéité, deux mots qui s'accrochent parfaitement bien aux technologies de l'information et des communications, les TIC pour les intimes. En effet, quel est l'intérêt de se procurer la tablette *Google Nexus 7* si ce n'est qu'elle dispose d'un processeur plus rapide que les processeurs antérieurs et qui, par le fait même, nous permet d'accéder *illico* aux applications recherchées? Tout monde aujourd'hui souhaite accéder *illico* aux données de sa machine au point qu'une attente de vingt secondes devient carrément inacceptable. Aussi mon fils traite-t-il d'usine à gaz mon ordinateur parce qu'il met quelques secondes de plus que le sien pour « faire sortir » une définition de Wikipédia. Les TIC ont permis à la génération du « tout maintenant » d'éclorre dans un monde à l'environnement de plus en plus fragilisé. Et voilà qu'*illico* devient pratiquement le symbole d'une société qui ne sait plus prendre son temps, une société axée sur la performance, ce qui doit réjouir, dans leurs tombes, les patrons de l'ère industrielle chez lesquels le mot *illico* était monnaie courante quand ils s'adressaient à leurs ouvriers.

oOo



oOo

## MAC *in petto*

Ce témoignage met en évidence le pouvoir évocateur de certains mots pour chacun d'entre nous, et c'est une grande part de leur charme.

*Illico* présente en outre la coquetterie d'être à la fois du latin (initialement *in-loco*, dans la place) et de l'argot. Au passage, avec le choix de mots en –o pour cette année de billets, le latin sera à l'honneur ; mais l'argot aura également sa place.

*Illico* évoque d'abord la notion de rapidité, caractéristique de notre époque comme le souligne Daniel Ducharme. Ces trois syllabes, plus allègres et attractives que « sur le champ » ou « tout de suite » (diphthongues peu vendeuses), sont accommodées à toutes les sauces et ont leur petit succès commercial, par exemple : *Illico Pizza* (décidément, après *Domino's pizza* la semaine dernière...) qui veut suggérer que le client est servi très vite.

Mais il faut rappeler qu'*illico* n'est pas un pur synonyme de rapidement, vite ou encore *fissa* (le *fissa* des... *Pizza Fissa*... non, merci, sincèrement, je n'ai plus faim...). Cet adverbe insiste sur l'enchaînement de tâches qui ont une bonne raison d'être consécutives. L'origine du mot renvoie à la pratique judiciaire d'interjeter l'appel sitôt après la sentence, c'est-à-dire dans le même lieu (*in loco* déformé en *illico*) en application de la procédure (voir le dictionnaire *Littré*).

Ainsi l'action opérée *illico* est liée à une autre qui la précède et qui exige d'intervenir rapidement. Exemple : j'ai renversé le bol de vinaigrette sur le tapis persan ; je dois *illico* nettoyer car si j'attends demain ou après-demain, *primo* : tout le monde pourra voir pendant ce délai la manifestation de ma maladresse, et *deuxio* : l'opération de nettoyage sera plus difficile demain, *a fortiori* après-demain, la graisse ayant poursuivi son imprégnation.

Autre exemple, plus percutant encore : j'ai reçu ou émis un courriel (mail) qui engage ma responsabilité ; je dois l'archiver *illico*, c'est-à-dire le mettre dans un système sécurisé qui garantira sa date et gèrera sa fixité, et non attendre la semaine prochaine ou l'année prochaine pour l'archiver, en risquant qu'entre temps les données du message aient été modifiées (délibérément ou non) et que sa valeur de preuve ait été mise à mal. CQFD !

# Collabo

Posté le 22 octobre 2012

## Texte de Marie-Anne Paveau

En mars 2010, le musée Pablo-Picasso de Vallauris a présenté les œuvres de l'artiste Zineb Sedira, française d'origine algérienne vivant à Londres, dont une vidéo qui a déclenché l'indignation d'associations de harkis et d'anciens combattants d'Afrique du Nord. Dans ce film de 9 minutes datant de 2003, intitulé "[Retelling Histories : My Mother Told Me](#)", la mère de l'artiste raconte à sa fille ses souvenirs en arabe et évoque les harkis. Dans la première version sous-titrée en anglais, le mot *collaborator* est mis entre parenthèses derrière *harki* : "A harki (*collaborator*) speaking to you in arabic".

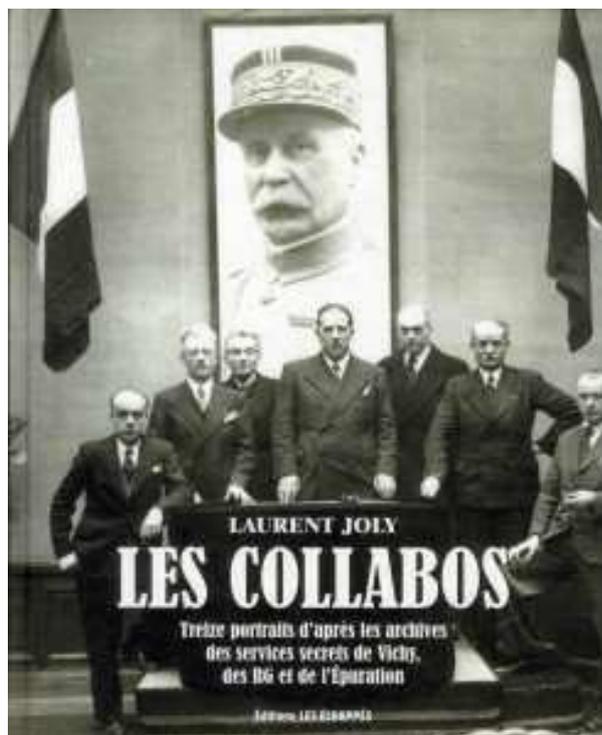
Dans la version française incriminée, ces parenthèses apparaissent à l'identique et le mot *harki* est donc doublé de sa traduction par *collaborateur*. On ne trouve plus cette version et il ne reste que l'énoncé qui figure par exemple sur une capture d'écran sur le site "[Bab El Oued Story](#)", mais qui concerne un autre passage : "Oui les Français ou les harkis (*collaborateurs*) l'emmenaient".



Dans la troisième version proposée par l'artiste après la protestation des harkis, le mot *harki* est utilisé seul : « *Oui, les harkis nous donnaient des ordres en arabe* ». La protestation porte sur l'effet produit par l'usage de *collaborateur*.

L'association *Harkis et droits de l'Homme* proteste contre l'utilisation du terme « *collaborateur* » pour désigner les harkis. Ce terme, utilisé ici manifestement à dessein, a en France, une signification très connotée qui renvoie à un contexte bien précis, celui des collaborateurs de la Seconde Guerre mondiale. Or, rien ne permet de rapprocher les harkis et les collaborateurs de la Seconde Guerre mondiale, que ce soit sur le terrain du contexte historique ou sur celui des motivations (communiqué de l'association *Harkis et droits de l'Homme*, avril 2009).

Si *collaborateur* est à ce point encore marqué en France et en français (et non en anglais, comme le montre bien l'exemple), on imagine ce qui se joue sur la forme *collabo*, d'autant plus que cette forme, par son abréviation, s'est spécialisée : dans d'autres contextes que les contextes de guerre, l'emploi de *collaborateur* ne pose pas de problème particulier (entreprise, politique, etc.) ; *collaborateur*, est, comme la majorité des mots du français, polysémique. Mais *collabo* n'a qu'un et un seul sens : « [En France, pendant l'occupation allemande] [Partisan et artisan](#) de la collaboration avec l'ennemi » (TLFI). On a là un cas de spécialisation de sens remarquable, qui permet le maintien quasiment intact de la signification historique. Une extension est cependant possible, vers le sens de « traître par collaboration avec les adversaires » mais avec une variante graphique, comme dans cet exemple du TLFi : « *Les Krivine et les Weber, nous explique un des responsables (de la gauche prolétarienne), sont, au même titre que les dirigeants de la C.G.T., des « Kollabos »* (E. 11.5.70) (GILB. 1971). Le K, indice de la langue allemande, rappelle le contexte historique de l'Occupation.



L'usage du terme, comme la mémoire du phénomène historique, est encore très vif : un livre récent révélant les activités de "collaboration horizontale" de Coco Chanel est présenté sous le mot clé "[collabo](#)" par un magazine en ligne ; un sketch de Didier Bénureau s'intitule "[Collabo rose](#)", qui mêle, caricaturalement (mais c'est un sketch...) humour communautaire (les homosexuels) et humour historique ; la parution du livre de Dominique Fernandez sur son père, *Ramon*, a été accompagnée de nombreux articles de presse usant du [terme collabo](#).

Mais le mot, comme tous les mots, voyage, à la fois dans le temps et dans l'espace. Il désigne des affiliations ou des amitiés, politiques, idéologiques ou religieuses, qui sont considérées comme des trahisons. *Collabo* reste actif dans les discours sur les religions et les communautés : en mars dernier l'écrivain Jacob Cohen, connu pour ses critiques de la politique israélienne, a dû annuler la signature de son dernier livre à cause d'une action de la *Ligue de défense juive*, qui a employé le terme comme insulte ("[Collabo](#) !"). Dans la vidéo, on entend la comparaison filée : "Et on reviendra à chaque fois que du dédiceras un livre. À chaque fois, sale collabo, va ! Les kapos, pendant la Shoah, ils avaient pas le choix. Toi, t'as le choix. » La mémoire discursive peut être modifiée et remise en jeu dans d'autres contextes et le terme montre une plus grande plasticité encore dans l'exemple suivant : en 2011, Alain Juppé est violemment attaqué sur le site de [Riposte laïque](#) pour son discours jugé trop tolérant sur l'Islam. L'analogie avec la Seconde Guerre mondiale est explicite puisqu'on peut lire à la fin du billet : "Nous espérons qu'un Nuremberg jugera tous les *islamo-collabos*, et, quand ce jour arrivera, Juppé sera en bonne place !" Ces usages lexico-migratoires peuvent même surprendre puisque il arrive que *collabo* désigne une amitié condamnable avec... les Israéliens. Le film *Zindeeq*, de Michel Khleifi, vient en effet d'être qualifié de "[film palestinien collabo](#)" sur le site *Alter Info*, et l'on a du coup un peu de mal à ordonner ses représentations, *collabo* étant évidemment chargé d'une forte mémoire antisémite.

Voici donc un mot qui, lesté d'une lourde mémoire discursive, transporte ses significations d'un site discursif à un autre, s'échappant même des oppositions résistants/collabos, pro-Français libres/pro-Allemands de l'Occupation pour s'inscrire dans d'autres face-à-face idéologiques, où les victimes d'hier peuvent devenir les collabos d'aujourd'hui.

#### Crédits du billet :

capture d'écran de la vidéo de Zineb Sedira, *Retelling Histories : My Mother Told Me*, 2003, sur le site [Bab El Oued Story](#).

couverture de l'ouvrage de Laurent Joly, 2011, [Les collabos](#), Paris, Les échappés.

Retelling Histories : My Mother Told Me : <http://www.zinebsedira.com/video/retelling-histories-2003>

Bab El Oued Story : [http://babelouedstory.com/thema\\_les/harkis/1910/1910.html](http://babelouedstory.com/thema_les/harkis/1910/1910.html)

Partisan et artisan : <http://clio-cr.clionautes.org/spip.php?article3813>

TLFI : <http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/visusel.exe?24;s=1286828175;r=2;nat=;sol=0;>

Collabo : <http://www.lalsace.fr/loisirs/2012/10/20/chanel-la-legende-dechiree>

Collabo rose : <http://www.youtube.com/watch?v=1pAjuKAZtM>

Terme collabo : <http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20090107.BIB2746/mon-pere-ce-collabo.html>

Collabo ! : <http://www.rue89.com/2012/03/13/collabo-la-ligue-de-defense-juive-attaque-un-ecrivain-juif-230179>

Riposte laïque : <http://ripostelaique.com/lislamo-collabo-juppe-leche-les-babouches-des-freres-musulmans.html>

Film palestinien collabo : [http://www.alterinfo.net/un-film-palestinien-collabo\\_a82459.html?com](http://www.alterinfo.net/un-film-palestinien-collabo_a82459.html?com)

# Populo

Posté le 22 octobre 2012

**Ce qui frappe d'abord, c'est le côté singulier du mot : LE populo, face à tous LES aristos, LES bobos, LES cocos, LES fachos, LES socialos, LES écolos, LES cathos, LES propios, LES intellos, LES affreux jojos** et les autres pluriels plus ou moins tendres des nombreuses communautés de la société.

Ensuite, il apparaît que le populo n'est ni féminin ni masculin ; le populo est neutre, comme le *vulgum pecus* dont il est le nom vulgaire (c'est le cas de le dire !).

Le populo n'a pas d'identité citoyenne. Il est une entité un peu floue dont on ne distingue pas le détail et sur lequel on pose un regard ou bien affectueux ou bien méprisant. On pourrait presque croire qu'il y a deux populos : le bon peuple (le populo qui danse dans les guinguettes après le turbin, chanté par Francis Carco et Yves Montand) et le bas peuple (« tout juste assez bon pour le populo », « serrer la vis au populo », « expédier le populo au casse-pipe en temps de guerre »).



Le populo se masse (attention, rien à voir avec le massage thaïlandais) sur les plages (la grève) et sur les places (les jours de grève) mais rarement dans les palaces ; il se presse (parfois comme un citron) dans les bus et sur les talus au passage du roi de Prusse. Mais le populo ne s'exprime pas. On parle pour lui. Il peut arriver qu'un individu noyé dans la foule sorte du lot et veuille en être le porte-parole, mais ça ne marche jamais ; soit l'individu ne peut pas se faire entendre, soit il acquiert à ce moment-là une identité propre et finit par parler du populo de l'extérieur.

**En conséquence, le populo ne produit pas d'archives. Il apparaît dans les archives des autres mais il n'en produit pas en son propre nom. Il ne laisse pas de traces ; ce sont les autres qui en laissent pour lui.**

Au XVIIIe siècle, le populo apparaît dans les archives judiciaires sans en être jamais l'auteur ; les gens de justice rapportent ses propos ou ses actions, passées au crible de la langue du droit, dans un procès-verbal dont le procès biaise le verbal... Aujourd'hui, à côté de la télé-réalité et du courrier des lecteurs, les réclamations auprès des administrations et des entreprises constituent une augmentation quantitative des témoignages sur le populo, mais les manifestations les plus caractéristiques de son existence sont les commentaires et interjections spontanées postées sur les blogs, « signées » de tout un tas de pseudos populos qui confirment le postulat d'anonymat endémique de la foule.

Extraits [l'orthographe a été respectée, à moins que certains mots ne soient des néologismes...] :

Les paradoxes de la popularité record de Manuel Valls (LE MONDE | 18.10.2012 :

*CB 18/10/2012 - 13h09 : Savez-vous qu'il a été à l'origine d'un décret exculant une catégorie de personne d'aller et venir dans une zone géographique donnée... Personne ne parle de cette atteinte fondamentale à la liberté...*

*Zorglub 18/10/2012 - 14h33 : Poil au nez....*

*MICHEL HENRI 18/10/2012 - 12h50 : Il faut reconnaître qu'il mène sa barque avec beaucoup de prudence et d'habileté. Ce n'est pas lui qui risque de mettre le bazar dans le gouvernement par des déclarations intempestives. Il me semble être l'un des rares à avoir vraiment les qualités d'un homme d'État.*

*M F 18/10/2012 - 11h56 : gaffe ! ce type a l'œil gauche allumé ! c'est mauvais signe quand quelqu'un a l'œil gauche allumé ! ;-))*

Julie Milan Forum : <http://julie.milan-forum.com/nouvelles-technologies-internet-jeux-videos-portables-f14/une-quete-dans-le-jeu-le-plus-genial-sur-wii-t60518.html>

*Une quête... dans le jeu le plus génial sur wii ...*

*Mariehorses le 28 Juin 2012, 14:48 : Bonjour les filles, ça fait longtemps que je ne suis plus venue !*

*Mais j'ai un petit problème, et ça m'agace ;*

*Dans mon nouveau jeu, go vacation (jeu trop cool) dans la quête de la station balnéaire (celle avec le vieux monsieur), je ne trouve pas le troisième objet ...*

*pouvez-vous m'aider ???*

*Eryn le 01 Juil 2012, 14:57 : Rêveuse à la recherche des étoiles*

*Graine73 le 30 Juin 2012, 15:51 : Je ne connais pas ce jeu, je ne peux pas t'aider, désolée*

*Lielie le 02 Juil 2012, 17:45 : Je connaît pas ce jeu, désolé, mais il parle de quoi, il est bien?*

*Clarab13 le 10 Juil 2012, 09:08 : Je connaît le jeu mais si tu veux que je t'aide il va me falloir plus d'explication !!! Répond moi vite !*

Les réseaux numériques enregistrent ce qui naguère était oral ou n'était pas du tout. Ces conversations populaires constituent un nouveau matériau sociologique de plus en plus abondant ; une raison pour les archiver peut-être, du moins un échantillon représentatif....

# Obo

Posté le 29 octobre 2012

Si vous êtes plutôt versé dans la **finance**, voyez le site <http://www.actoria.fr/obo.php>. Si vous êtes branché et **assoiffé**, votre obo se trouve là : <http://www.obodrink.com>. Mais si (les trois options ne sont d'ailleurs pas exclusives les unes des autres) vous êtes enclin(e) à respecter la **mémoire des défunts**, *a fortiori* en cette période de Toussaint et de Fête des morts, votre obo sera plus ceci :



Les obos sont des tas de pierre qui jalonnent les routes chez les peuples de l'Altaï (de l'Asie centrale à la Mongolie extérieure), plus ou moins liés au chamanisme et surtout plus anciens que lui. Un obo (ici une photo que j'ai prise il y a une vingtaine d'années, en marge d'une mission aux Archives nationales de Mongolie, peu après le départ des soviets, à la fonte des neiges) rassemble les pierres jetées en sacrifice là où les esprits d'un lieu sont censés résider et veiller sur les défunts. La coutume veut que tout voyageur qui passe devant un obo s'y arrête, en fasse trois fois le tour dans le sens des aiguilles d'une montre et jette son propre caillou pour entretenir le monument et saluer la mémoire des anciens. On peut même lui envoyer une giclée d'aïrak ou de vodka (ou à défaut, d'obo), au moment où l'on en prend soi-même une gorgée pour se réchauffer (ou se désaltérer).

Cette image d'amoncellement pyramidal me rappelle quelque chose...

Ah oui !



La ressemblance est ténue mais le parallèle laisse à penser.

**Les habitudes qui deviennent des coutumes sont respectables, si elles ont un sens...** Quel est le sens de l'empilage systématique de feuilles de papier (autrement dit de documents dès lors qu'elles ne sont pas vierges) sinon une noyade inconsciente par négligence ? Dans la plupart des bureaux, on empile machinalement tout et n'importe quoi, on laisse s'empiler (le tas appelle le tas), sans respect du lieu, de la mémoire des personnes concernées, de la continuité des choses et, finalement, sans respect de soi-même.

Alors que l'on pourrait, sans que cela prenne plus de temps (le temps est précieux, bien sûr), juste en faisant un peu attention à ce qu'on fait, construire pierre à pierre (i.e. document à document, document engageant à document de savoir) un « monument » qui ait du sens, une construction qui porte la mémoire et la continuité de qu'on fait et de ce qu'on est, échafaudé au travers d'une série de gestes individuels d'observance et de contribution à la communauté.

# Bolino

Posté le 5 novembre 2012



Dans les années 1950, les visionnaires de l'époque imaginaient qu'en 2000, on se nourrirait de pilules de couleurs variées au goût des mets d'antan. Trente ans plus tard, Maggi a trouvé mieux avec les plats cuisinés déshydratés (lyophilisés) : « *Bolino, Bolino* ! Le bon petit plat tout chaud ». Un succès ! Si tout le monde n'y a pas goûté, tout le monde a entendu la pub (vous pouvez la réécouter sur Youtube).

La pub date et la marque ne fait plus les devants de gondoles, mais le produit a encore quelques adeptes. C'est que le *Bolino*, c'est séduisant :

**B** comme Bon marché, bien moins cher que le plat du jour chez le traiteur du coin (mais plus cher qu'une baguette aux céréales).

**O** comme Odoriférant (une odeur de cantine de collègue qui joue les prolongations en s'accrochant au palais et aux vêtements pour toute la journée... Ah ! nostalgie...).

**L** comme Léger dans le sac à provision (un pot pèse 75 grammes pour un plat qui, une fois reconstitué, en fait 275).

**I** comme Instantané, enfin presque parce qu'il faut quand même le temps de chauffer l'eau, de mélanger et de laisser refroidir, soit cinq à dix minutes selon l'équipement. On peut trouver plus rapide mais c'est nettement plus vite fait, par exemple pour le hachis Parmentier - produit phare du *Bolino* - que de cuire des pommes de terre, de hacher la viande et d'avoir pensé à garder un reste de viande.

**N** comme Nouille, car il n'est pas besoin d'avoir inventé la poudre pour préparer un *Bolino* (la poudre de nouille est au fond du bol...).

**O** comme *On the shelves* : le *Bolino* c'est du « prêt à consommer », à la mode de notre temps, pour les gens pressés, passifs devant ce qu'ils ingurgitent, attirés par les couleurs qui flashent et sans grandes exigences sur la qualité du contenu.

**Prêt à manger, prêt à lire ou prêt à informer, tout cela fonctionne sur le même principe.** Le journaliste, l'étudiant ou le chef de projet qui doit rédiger un article ou un rapport mais qui ne sait pas choisir les ingrédients d'une bonne préparation, qui ne veut pas se donner la peine d'éplucher ses sources, de mixer les idées, de faire revenir après la première saisie, de tourner pour faire disparaître les phrases grumeleuses et de goûter pour voir si c'est bon, un rédacteur donc qui a la flemme de prendre le temps d'une composition documentaire équilibrée, se comporte en bolinophile. Recette : on se procure sur Internet un fond d'information brute, genre dépêche d'agence ou un fait quelconque, et on l'allonge avec de l'eau tiède (pas de problème d'approvisionnement, les inventeurs d'eau tiède sont légion), sous la forme de copiés-collés, de périphrases, de redites, d'extraits de vieilles versions mal fagotés. Et voilà, le « Bolinfo » est prêt à consommer ! C'est rapide, c'est pratique. C'est fade, pâteux, indigeste, mais c'est à la mode.

Finalement, la vertu principale du *Bolino*, c'est sa capacité à susciter l'envie d'un bon repas, à réveiller la cuisinière et le gastronome (ou inversement) qui dort en chacun de nous. Enfin, c'est ce que peuvent penser les optimistes.

# Bio

Posté le 12 novembre 2012

**Texte de Laurent Chabin**

**(Un article 100 % naturel)**

N'étant pas linguiste, je m'abstiendrai de théoriser sans rime ni raison sur les mots; mais, étant utilisateur de mots, je m'attacherai à l'un d'entre eux qui me laisse perplexe.

Bio.

Un mot qui, comme tous les autres, devrait vouloir dire quelque chose. Mais quoi?

Mettons tout de suite de côté le nom féminin : une bio (apocope pour biographie), ou la bio (idem pour biologie), bien connue des potaches. Là, on sait de quoi on cause. Je parle ici de l'adjectif «bio» — ignoré d'ailleurs par le petit Bob, pour qui «bio» est un élément qui ne signifie quelque chose que s'il est ajouté à autre chose.

D'emblée, il est curieux de constater que cet adjectif, qui à l'origine signifie «vie», est généralement utilisé pour qualifier des choses mortes : du bœuf bio ou du café bio, par exemple. Or, si le bœuf a un jour été un animal vivant, et le café une plante vivante, les deux n'accèdent au statut «bio» qu'en mourant et en devenant objets de consommation.

On me dit que bio signifie naturel. D'où deux questions.

Si bio signifie naturel, pourquoi ne pas dire naturel ?

Si bio signifie plus que naturel, quel est ce plus ?

Naturel vivant plutôt que naturel mort, pourrait-on penser (surtout si on a quelques notions de grec ancien). Non, ce serait en contradiction avec le paragraphe précédent.

Naturel équitable? Non, rien ne dit que le peón qui a cueilli la banane bio n'était pas payé à coups de pieds dans le c...

Naturel et bon pour la santé? Non, le curare, l'amanite phalloïde, la ciguë ou le foie du fugu sont tout ce qu'il y a de naturel, mais ils sont peu recommandés pour la santé.

Quelle est donc, en fin de compte, l'information spécifique véhiculée par ce mot fantôme?

Mystère. Bio, comme beaucoup de mots — beaucoup trop —, et à l'instar la mère de Frieda (celle que chante Brel dans *Ces gens-là*), ne « dit rien, ou bien n'importe quoi »...



o0o

## **MAC in petto**

C'est vrai que la langue (parlée) s'enrichit de plus en plus de mots qui ne sont pas vraiment des adjectifs ni vraiment des noms, de nouveaux mots à la syntaxe bizarre (tiers substantif, tiers adjectif qualificatif, tiers adverbe). Bio en est un bel exemple, sur fond commercialement correct.

À ce train-là, le français va ressembler de plus en plus à la langue chinoise, faite de racines et de mots invariables (sans genre ni nombre, sans déclinaisons ni conjugaisons). Pourquoi pas, si ces nouveaux mots ont du sens.

Pour revenir à bio, voilà un mot fourre-tout. Il semble que tout ce qui est fabriqué ou exploité par l'homme a vocation à devenir bio : le jus d'orange, le chocolat, les produits de beauté, les chaussettes, le carburant, les voitures...

Donc « Tout est bio ! » (à ne pas confondre avec l'exclamation de ravissement des Berrichons devant la beauté des choses : « Tout est biau ! »).

Alors, pourquoi pas demain le cinéma bio, les journaux bio, les archives bio...

Tiens, les archives bio : ce serait quoi ? Les archives relatives à l'Existence ? Les archives produites sur un support issu de l'agriculture biologique ? Les archives vivantes, puisque l'expression existe déjà, comme synonyme d'archives courantes, c'est-à-dire les documents qui sont conservés dans les bureaux où on trouve, comme chacun sait, tout et n'importe quoi... ?

Ou des archives qui reposent sur un ensemble de règles, de directives et de principes spécifiques, applicables à tous les collaborateurs, exemptes de manipulations de leurs gènes authentiques, respectueuses de l'environnement économique et social de l'entreprise ? On peut rêver...

# Gonogo

Posté le 19 novembre 2012

Non, le gonogo n'est pas un mammifère cousin du bonobo qui serait plus grand, plus gros et plus gras... Je triche un peu en écrivant «gonogo» car il s'agit bien de trois mots: *Go / No go* avec les points d'exclamation appropriés à l'emploi de l'impératif, ici de *to go*, en anglais.

**L'expression s'entend fréquemment dans l'entreprise pour désigner le feu vert (ou le feu rouge) donné par la direction générale ou un comité de pilotage au lancement d'un projet.**

Encore un anglicisme, dira-t-on. Oui, mais celui-là est vraiment pertinent. La formule est simple, binaire, parfaitement adaptée à l'environnement numérique. À l'ère analogique on aurait dit, dans la tradition française:

*J'y vas-t-y, j'y vas-t'y pas*

*J'y vas-t-y ?*

*Y faut-y, y faut-y pas*

*Y faut-y ?*

comme le chantait Marie Bizet dans les années 1940.



Le *Go / No go* illustre la prise de décision rapide, franche et nette. Ceci dit, les tergiversations de la chanson d'antan ont du bon; elles soulignent l'importance de peser les avantages et les inconvénients de l'opération.

C'est que décider d'y aller ou pas ne suffit pas. Encore faut-il savoir où! Bien sûr, partir à l'aventure, la fleur au fusil, le baluchon sur l'épaule avec quelques provisions a un côté très sympathique, empreint de jeunesse insouciante, de foi gaillarde en l'avenir ou d'aimable vantardise. Puis arrive (en général assez vite) le moment où l'on se trouve au carrefour de plusieurs routes entre lesquelles il faut choisir, ou bien un obstacle imprévu bloque le chemin, ou encore la nuit tombe et il n'y a nulle part où passer la nuit. Inversement, si on décide de ne pas bouger, on risque l'immobilisme, l'engourdissement; on renonce à l'opportunité d'une rencontre; on va peut-être passer à côté de quelque chose.

Pour ne pas avoir à regretter son choix, positif ou négatif, il est souhaitable d'avoir bien évalué la situation extérieure, les vents favorables et les risques de perturbations exogènes, mais aussi d'avoir pris la mesure de ses capacités à avancer, y compris en cas de vent contraire. Il est surtout capital de bien exprimer l'objectif ultime de l'opération, et c'est bien souvent le plus compliqué. Pourquoi est-ce qu'on s'embarque sur un bateau ? Parce que c'est la mode ? Parce qu'on aime les bateaux? Ou parce que le pays que l'on veut atteindre se trouve de l'autre côté de l'océan ?

**Les projets de dématérialisation sont assez représentatifs du « Go » allègre et insuffisamment réfléchi.**

Go !

Et tout le monde s'élançait dans une numérisation à tour de bras. Scan. Saisie. Impression. Scan. Saisie... On accumule les données. On accumule les papiers scannés.

« Au fait, vous allez où comme ça ?

– Eh bien, vers le numérique!

– Je vois bien... Je voulais dire: «Quel est votre objectif en faisant cela?»

– La dématérialisation, pardi!

– Mais la dématérialisation n'est pas un objectif; c'est un moyen!

– Ah!... Vous croyez? ».

# Lego

Posté le 26 novembre 2012

## Texte de Lourdes Fuentes Hashimoto

Lego est le nom d'une célèbre société danoise créée en 1932 qui a depuis fait le bonheur de plusieurs générations des enfants et des grands enfants (et la douleur de milliers des pieds nus qui se sont posés sur une pièce de Lego abandonnée au milieu du salon). Il semblerait que ce nom ait été formé à partir du danois « leg godt » qui signifie en français « jouer bien ».



Ces petites pièces utilisées pour construire des objets en tous genres me fascinent depuis longtemps. Elles sont vendues en général avec un plan qu'il faut suivre à la lettre permettant de construire un modèle en particulier. Suivre des plans sans laisser mon imagination déborder n'est pas vraiment mon point fort. Assembler ces petites pièces pour construire autre chose m'a toujours paru très amusant.

Les Lego me font penser à la gestion des archives. Pourquoi? Un Lego peut représenter le plus petit dénominateur commun que les archivistes partagent: les concepts qui sont le fondement de notre pratique, à savoir la gestion du cycle de vie de l'information, les notions de provenance et de producteur, l'évaluation et la sélection, etc. Mais, comme pour les Lego, il n'y a pas de recette unique. En effet, on ne peut pas suivre tous un même plan qui serait unique et figé, universel c'est-à-dire valable en tous temps et en tous lieux. Si un archiviste essaye de reproduire à l'identique la solution qui a été appliquée par un autre archiviste, il y a de fortes chances pour que cela ne colle pas forcément avec son propre contexte. Ainsi, tout archiviste doit mettre en œuvre des solutions en adéquation avec son environnement de travail. Cela ne veut pas dire que nous ne faisons pas tous le même travail: on mobilise tous (ou on devrait ...) des concepts fondamentaux pour mettre en place des stratégies de gestion des archives au sein des organisations. Il me semble essentiel de se rappeler en permanence que l'analyse du contexte de production est l'une des compétences les plus importantes de l'archiviste. C'est d'ailleurs ce qui fait toute la richesse de notre métier, on évolue sans cesse, on ne s'ennuie jamais. Un archiviste qui ne sait pas s'adapter à son environnement tel un caméléon, risque de ne pas survivre !

oOo

## MAC *in petto*

La comparaison entre les pièces de Lego et les concepts archivistiques m'inspire deux réflexions et une question.

Tout d'abord, il est vrai que le principe du Lego de donner des éléments de base bien carrés dont chaque utilisateur peut jouer à sa guise s'applique bien à l'archivistique, comme à d'autres disciplines du reste. Ce que l'on peut remarquer toutefois pour la gestion des archives, c'est la diversité des productions à partir du même jeu de documents initial, ce qui peut sembler paradoxal. En effet, les archives étant la trace d'actions réelles passées, elles ne devraient pas, *a priori*, se prêter à des agencements trop inventifs. Or, si on fait l'expérience de faire traiter les mêmes archives par dix archivistes (expérimentation trop rare hélas), on aura dix résultats notablement différents, un peu comme dix metteurs en scène feront de la même pièce de théâtre dix spectacles différents...

Ensuite, je ne peux m'empêcher de penser à l'évolution du jeu de Lego au cours des dernières décennies : les premiers jeux (ceux de mon enfance) comportaient essentiellement des briques simples, de six tailles et de six couleurs différentes, avec quelques pièces aux formes particulières (dessus plat, pan coupé...) pour les finitions. L'intérêt du Lego, la fascination du jeu, venait de sa capacité à susciter l'imagination, à provoquer l'audace de la construction grâce à la facilité d'agencement d'un matériau de base multi-usages. Avec les années, le Lego s'est enrichi ou complété de nombreuses pièces plus élaborées aux fonctions bien précises, tels que les personnages, les portes et fenêtres, les pièces d'angle ou arrondies, les roues, etc. qui ont finalement un double effet : d'un côté, la variété, la précision, la multiplicité des pièces permet de réaliser une construction qui ressemble davantage à ce que l'on peut voir dans la réalité ; de l'autre, la sophistication bride l'imagination en amenant gentiment le joueur à accepter ce qui lui est suggéré plutôt que de le conduire à imaginer davantage. C'est en tout cas mon ressenti ; j'ai la nostalgie des premiers Lego dont on pouvait tout faire, par opposition aux nombreuses pièces ultérieures aux fonctions prédéfinies, dont l'intérêt ludique est moindre à mes yeux.

Le billet de Lourdes appelle aussi une question de fond : si les pièces de Lego correspondent aux concepts archivistiques, à quels objets comparer les archives elles-mêmes, ces éléments que l'on assemble, que l'on réorganise, que l'on façonne pour créer des fonds d'archives historiques?

# Pédalo

Posté le 3 décembre 2012

## Texte de Richard Cazeneuve

Le premier modèle de vélo-pédalo nautique a probablement été inventé par un ingénieur allemand au début du XIXe siècle mais la marque « Pédalo », déposée en 1936 par le charpentier de marine, Jean-Eugène Canton.



Voici donc deux siècles que le pédalage s'épanouit sur l'eau, y compris pour les skippers du Vendée Globe qui, malgré leurs bijoux technologiques, « pédalent » eux aussi pour arriver à bon port. Pendant ce temps-là, d'autres pédalent dans la semoule, dans la choucroute ou la cancoillotte ; d'autres encore dans l'archivage...

Il y a plus d'une similitude entre les défis du Vendée globe et ceux d'un projet d'archivage managérial (voir la définition en image sur le blog [www.cr2pa.fr](http://www.cr2pa.fr)).

La première difficulté est de **choisir le skipper et de trouver le sponsor** qui rendra réalisable le projet. Avec bon sens et détermination, chacun dans l'équipe ainsi constituée s'efforcera de garder la main sur la préparation du défi.

On notera ensuite la tempête (le tsunami numérique) qui guette. Il s'agit de fixer le cap pour arriver à bon port malgré **des vents pas toujours favorables**. On sait que pour arriver à maîtriser durablement les documents de l'entreprise, le chemin ne sera pas linéaire. C'est pourquoi, lorsqu'on se lance dans l'aventure **on doit avoir pris conscience des risques et de l'importance des facteurs humains durant la traversée**. Maîtriser les outils n'est pas forcément le plus difficile, parce que l'on peut compter sur une équipe technique performante.

Avec responsabilité, le skipper donne vie au « pédalo des mers » des temps modernes, en apparence bien fragile dans l'immensité des océans, mais gouverné avec dextérité et détermination, il est à même d'affronter les tempêtes les plus redoutables. Pareillement, la qualification des informations au regard des risques encourus, la capitalisation de l'expérience et les témoignages des prédécesseurs, conduisent à actionner le gouvernail de l'archivage dans le bon sens, à définir et à faire appliquer **les bonnes règles du jeu** sur le bateau-entreprise, et en tirer les bénéfices dans les moments difficiles où il faut prouver les choses et produire des traces fiables. .

Dans la tempête, plus que la façon de contourner l'obstacle, ce qui compte, c'est d'**avoir confiance**. Le responsable de projet d'archivage, comme le skipper, doit s'assurer d'être toujours en situation favorable lorsqu'il lui faut changer de cap pour éviter les dépressions les plus délicates. Et lorsqu'il voit à l'horizon poindre la ligne d'arrivée, il a la satisfaction du travail accompli pour le plus grand bénéfice de son sponsor.

**Le sponsor, de son côté, tire profit des ressources investies et contribue ainsi dans la durée à la notoriété et la pérennité de son entreprise.**

### **MAC in petto**

L'archivage, comme le pédalo, ne paie pas de mine. Beaucoup ne le prennent pas au sérieux et pratiquent en amateur le temps d'un après-midi d'été. Ce document-là, je le garde : c'est important puisque c'est imprimé et que c'est en couleur. Celui-là, je le jette, j'en ai fait une copie pour tout le monde ; si on me le demande, j'enverrai au bureau d'à côté. Ça je jette : les mails du patron, je m'en fiche, il n'a qu'à les garder lui-même ! Cette lettre-ci, je la conserve, il y a une belle signature manuscrite, même si ça n'a rien à voir avec le service. Ça, je scanne. Là, j'imprime, oh et puis non, poubelle... Un petit coup de pédale par ci, un petit coup de pédale par là. Le plus souvent, ceux-là font du surplace.

Il n'empêche que l'archivage est une discipline qui s'exerce aussi au niveau professionnel. Savoir analyser les risques à archiver ou ne pas archiver ; savoir faire créer la trace d'un accord qui, s'il restait oral, aurait beau jeu d'être contesté ; savoir détruire ou ne pas produire un écrit qui ne peut qu'être mal interprété ou provoquer un contentieux ; savoir retrouver la preuve de son droit ; savoir identifier la bonne version ; savoir pourquoi un document est périmé, et surtout le faire appliquer de manière transverse et homogène dans l'entreprise, c'est souvent du sport !

Il existe un Championnat mondial de pédalo en eau douce dont la seconde édition a eu lieu en juin 2012 au Québec.

On pourrait imaginer un Championnat international de l'archivage...

Oui, l'archivage managérial est un sport, un sport d'équipe et un sport d'endurance. Dans la catégorie des sports nautiques bien sûr puisqu'on risque réellement soit de se noyer dans la masse, soit d'être emporté par le tsunami numérique.

# Sténo

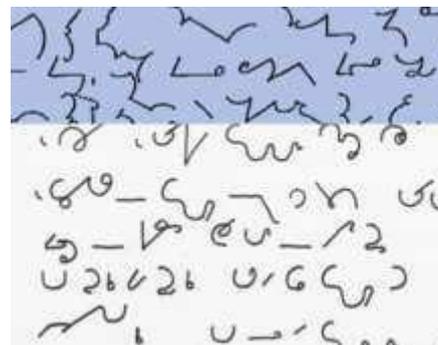
Posté le 10 décembre 2012

## La sténo (graphie ou typie) a-t-elle de l'avenir ?

**Cette technique de transcription de la parole qui remonte à l'Antiquité va-t-elle résister à la technologie ?** Ou plutôt, ces différentes techniques inventées au cours des siècles et des besoins des civilisations écrites vont-elles résister aux technologies numériques qui semblent savoir tout faire ?

Le besoin, sur le forum romain, dans les entreprises commerciales de la fin du XIXe siècle, dans les enceintes parlementaires d'aujourd'hui ou dans les amphis de l'université, est toujours le même : noter tout ce qui se dit pour n'en rien perdre et pouvoir se référer à l'intégralité du discours.

Or, la vitesse d'écriture de la langue en respectant l'orthographe et la grammaire, même pour les plus habiles, est bien inférieure à la vitesse de la parole (sauf pour ceux qui déclament au ralenti à la manière de Montfleury moqué par Molière dans *L'Impromptu de Versailles*).



Pour noter à la vitesse de la parole (environ 220 mots par minute), il existe plusieurs méthodes d'écriture resserrée (le sens de *stenos* en grec), lesquelles se rattachent à deux grandes approches :

1. **le système abrégatif** : on codifie certaines suites de caractères, certains mots voire certaines formules par des suites de lettres représentatives ou de nouveaux signes, par exemple le fameux « 9 tironien » (de Tiron, secrétaire de Cicéron) : le chiffre 9 remplace les trois lettres du préfixe latin « cum » ou « con » en français [*je l'utilise personnellement au quotidien – pour prendre des notes, pas pour apostropher les passants...*] ; autre exemple, les savants tracés des notaires aux allures de gribouillis sur les minutes manuscrites d'antan pour abrégé certaines clauses récurrentes ;
2. **la transcription phonétique** : on note les sons et la ponctuation avec des traits ou des points dont la combinaison s'opère plus facilement que celle des lettres de l'alphabet. Les deux grandes méthodes de ce type remontent à la période d'expansion économique du Second empire : la méthode Prévost-Delaunay et la méthode Duployé.

Il convient de distinguer plusieurs usages : la production du procès-verbal d'une séance officielle qui exige une méthode avalisée, une saisie systématique sur une durée assez longue de manière à prévenir des contestations ; la production d'un courrier pris en sténo par une secrétaire ; la prise de notes à des fins de mémoire personnelle sans retranscription à la clé.

**Mais aujourd'hui, pourquoi s'embêter à transposer en écriture un discours que l'on peut enregistrer facilement en audio ou en vidéo ?** Cela supprime en plus l'intermédiaire entre que constitue la ou le sténotypiste, quelle que soit la méthode. L'enregistrement audiovisuel est bien plus fiable et plus complet (la prononciation, les inflexions de la voix, la gestuelle, etc.). Quant à la retranscription, les systèmes de reconnaissance vocale seront bientôt au point. Les technologies numériques savent capturer, traduire, restituer.... Bien sûr, on peut produire un compte rendu *in extenso* à partir d'un enregistrement audiovisuel (l'Assemblée nationale a fait ce choix il y a peu). Bien sûr, le dictaphone permet un travail en différé et le message peut être réécouté. Bien sûr, un cours enregistré est plus fiable quand on révise que des notes codées.

Mais la sténo présente un double avantage, pour celui ou celle qui doit à la fin produire un écrit : celui de s'approprié plus vite le sujet par l'effort de compréhension que constitue la prise de notes (par opposition à l'enregistrement passif du discours), et celui de gagner du temps car on a plus vite fait de lire les notes en sténo d'une heure de réunion que d'écouter ou visionner une heure de vidéo. Tout dépend du but, des enjeux et du temps disponible.

En revanche, si les outils du marché étaient un peu plus performants pour assister la saisie de notes (raccourcis clavier, développement d'abréviation...), ce serait appréciable.

# Dactylo

Posté le 17 décembre 2012

**La sténo est une méthode. La dactylo est une femme.** La sténo-dactylo est une femme également mais de là à conclure que la femme est plus importante que la méthode, il y a un pas que je me garderai bien de franchir...

Toujours est-il que les dactylos ont quasiment disparu de l'entreprise ou se sont regroupées dans des sociétés de services pour de la saisie au kilomètre. La dactylo est devenue un personnage de roman ou de film rétro, comme dans *Populaire* (film de Régis Roinsard, 2012).

La dactylo est parfois requalifiée en assistante et souvent remplacée par rien du tout, son travail étant délégué à tous ses anciens clients : les rédacteurs de notes, de courriers, de rapports et autres tableaux. La dactylo disparaît parce que le monde du travail évolue et que chaque époque voit son quota de métiers qui mutent. La dactylo disparaît mais le clavier reste et se répand. On pourrait même dire que c'est la multiplication des claviers qui a tué la dactylo. Plus exactement, c'est la généralisation de la bureautique qui a enlevé à la dactylo la justification de son poste en le redéployant sur l'ensemble des acteurs de l'écrit.

**Ce billet veut attirer l'attention sur le fait que la dactylographie disparaît avec la dactylo, ce qui n'est pas justifié.** L'enseignement de la dactylographie se limite aux rares écoles de secrétariat alors que l'utilisation du clavier a fait un bond gigantesque. Ceci est fort regrettable car c'est une perte caractérisée de confort à une époque où les nouveautés technologiques prétendent en apporter toujours plus (de confort).

Au cours du XXe siècle déjà, quelques professionnels de l'écrit, travailleurs indépendants (écrivains, journalistes ou étudiants), s'étaient dotés d'une machine à écrire sans s'initier à la méthode de frappe des dactylos, se démarquant d'elles justement – statut oblige – par la frappe à deux doigts. L'arrivée de l'ordinateur individuel a totalement démocratisé l'usage de l'objet clavier sans former à son utilisation pragmatique, laissant chaque individu, du technicien au professeur et du gestionnaire au patron, aux prises avec un outil têtue. Pas facile d'appriivoiser les touches, on tâtonne avec deux ou trois doigts, les yeux rivés sur le clavier, s'échinant à se défaire du réflexe de la série alphabétique des vingt-six lettres de A à Z au profil du saugrenu AZERTY, s'obligeant à épeler mentalement chaque mot, peinant sous l'effort sans oser penser à la facilité de l'écriture manuscrite acquise à l'école primaire. On finit par matérialiser quelques phrases par petites impulsions successives et désordonnées avant de s'apercevoir que le texte qui s'est formé sur l'écran n'est pas celui qui devrait s'y trouver... Il faut alors recommencer car il faut bien que ce document parte ce soir (depuis que Simone a pris sa retraite, il n'y a personne d'autre pour le faire !). Soupir. Re-soupir...

La dactylographie est l'aptitude à saisir un texte sur un clavier à l'aide de ses dix doigts, sans regarder le clavier, efficacement et en toute quiétude. La dactylographie est bonne pour le dos car elle évite de se tenir penché sur le clavier. La dactylographie est bonne pour le stress car, grâce à elle, on peut se concentrer mentalement sur le texte que l'on est en train de composer ou visuellement sur le document que l'on est en train de recopier, sereinement, les mains prenant en charge l'écriture, sans qu'on y réfléchisse, comme on fait avec l'écriture manuscrite. Surtout, la maîtrise de la dactylographie permet de regarder le résultat de sa saisie, ou de regarder son interlocuteur (ce qui peut être agréable) ou encore de regarder ce qui se passe autour de soi ou par la fenêtre. En un mot, c'est cool. Et c'est rapide : la vitesse moyenne de saisie d'une dactylo est de soixante mots à la minute, les championnes de concours dépassant les cent-cinquante mots/minute, tandis que l'écriture manuscrite correspondant à environ vingt-cinq mots à la minute.



À la clé, évidemment, il y a un petit investissement : il faut apprendre les touches, acquérir quelques automatismes et pratiquer jusqu'à se sentir à l'aise, exactement comme on le fait quand on apprend à conduire ou qu'on apprend à faire des gammes au piano. Le stagiaire devra par exemple taper une centaine de fois sans regarder ses mains « **Portez ce vieux whisky au juge blond qui fume** », phrase qui comporte toutes les lettres de l'alphabet (un pangramme) et qui est donc optimale pour s'exercer à la maîtrise du clavier. Or, tant à cause de l'alcool que du tabac, cette phrase n'est plus politiquement correcte. C'est sans doute la raison de l'abandon de la dactylographie. Sinon, quoi d'autre ?

# Kdo

Posté le 24 décembre 2012

**Tout d'abord, jSpR ke vs oré bcp 2 kdo ss le SP1 2 NoL.**



**La graphie SMS apparaît comme un concurrent de la sténo. Les deux cherchent à écrire plus vite en s'appuyant sur la phonétique. Mais la comparaison ne va guère plus loin.**

La sténo est née du besoin d'enregistrer par écrit un discours oral, sachant que la vitesse classique de l'écriture est plus faible que la vitesse moyenne d'élocution. La sténo est codifiée dans des méthodes, labellisée, institutionnalisée, enseignée en appui à un métier (dactylo, sténotypiste), valorisée dans le monde du travail.

Le « langage » SMS est libre, évolutif, utilisé surtout pour la correspondance écrite, dans le cadre d'échanges personnels, essentiellement par le truchement d'un téléphone ou d'un smartphone. Il est né du croisement entre les possibilités technologiques (les réseaux et le clavier du téléphone) et les contraintes techniques et financières imposées par les fabricants et les opérateurs dans la rédaction d'un message. Quand le message est limité à un certain nombre de caractères dont le dépassement entraîne un surcoût pour le consommateur, celui-ci contourne la difficulté en comprimant la chaîne de caractères grâce à un panel d'astuces : abréviations, écriture phonétique, sigles ou codes faisant appel aux meilleures offres de concisions de différentes langues ou langages (anglais, argot, jargon de communauté).

**Le principe est peu ou prou celui des abréviations qu'inventaient les moines copistes au Moyen-Âge pour gagner de la place sur la feuille de parchemin, rare donc chère.** Le choix du rédacteur est toujours logique. Il l'est souvent moins pour le lecteur qui peut avoir du mal à décrypter s'il n'est pas au même niveau de langage (et pour le SMS, pas besoin d'attendre plusieurs siècles pour avoir du mal à déchiffrer).

L'abréviation médiévale que je préfère est « rro » pour « resurrexio » (résurrection). RRO était un terme aussi fréquent dans l'Occident chrétien médiéval que KDO dans notre société de consommation, surtout la veille de Noël !

Les règles sont éternelles : la technique se développe si elle a des utilisateurs, et des utilisations. Le langage SMS s'épanouit dans la sphère smartphonique mais aussi dans les blogs et chats voire au travers d'expérimentation linguistico-pédagogiques, par exemple la transcription du *Dernier jour d'un condamné* (Victor Hugo) en langage SMS, ou plutôt PMS pour « Phonétique Muse service » (ou Phil Marso system ?). Il paraît que « *le d'Rnyé jr d'1 kondané* » serait en mesure de ramener la lecture des personnes en situation d'échec scolaire...

Les contraintes de concision du SMS sont largement levées mais le pli est pris. **Surtout, le langage SMS a aujourd'hui une autre justification, celle du code de reconnaissance d'une communauté (ados, pré-ados, post-ados), au même titre qu'une mode vestimentaire.** Et la mode passe, avant de revenir...

Je pense à l'excitation des textographes du 3e milenR qui s'efforceront de déchiffrer les SMS que la nature choisira pour traverser les siècles, car il y a en aura bien quelques uns. Les VNar ! (je parle des chercheurs bi1sur).

# Topo

Posté le 31 décembre 2012

**Le topo ne tombe pas du ciel, bien au contraire.** Son étymologie, grecque, renvoie justement à un coin de la Terre, un lieu, que les humains sont amenés à décrire et à dessiner. C'est le topo qui entre dans la composition de certains types de documents à caractère géographique, comme les topo-guides (pour les randonneurs) ou le *Répertoire topo-bibliographique des abbayes et prieurés* de dom Cottineau (pour les archivistes-historiens).

**Mais le topo a fini par s'affranchir de la géographie** pour acquérir une certaine autonomie. Il a acquis le sens d'un exposé sur une situation dont on fait un croquis, d'un laïus sur une affaire dont on fait un état des lieux (la logique linguistique est quand même là). Faire un topo, c'est donc faire le point sur une question, sur un événement, sur une expérience, et même plusieurs points reliés les uns aux autres justement pour créer un dessin.

*Topo* est un mot charmant, court, facile à prononcer et à utiliser. Et il possède de nombreuses qualités.

**Le topo est modeste**, il n'a pas la folie des grandeurs. L'annonce « Je vais vous faire un immense topo » est relativement rare, de même que le topo moyen. Et il faut avouer que « grand topo » sonne comme une contradiction. Non, en général, c'est : « Je vais vous faire un petit topo » ou « Soyez gentille de nous faire un petit topo ».

Le topo est **décontracté**, simple, naturel. Il n'a pas le caractère officiel du bilan ou le formalisme du rapport. Il peut tout à fait se faire en jean et polo, assis sur un coin de table ; pas besoin de tailleur ou de costume-cravate pour faire un topo. On le fait comme on le sent.

Le topo est **fidèle**. Comme le ferait un animal domestique, le topo s'attache volontiers à son maître ou sa maîtresse qui peut dès lors, en toutes occasions, ressortir « son » topo habituel. Mais la fidélité confine trop souvent à la routine, et à force de le voir et de le revoir, ou plutôt de l'entendre et de le réentendre les gens s'exclament, quelque peu déçus : « C'est toujours le même topo ! ».

Le topo est **discret**, dans le sens où il n'est pas toujours facile à distinguer dans certaines situations complexes. C'est pourquoi on pose souvent la question : « Tu vois le topo ? ». D'autres fois, le narrateur préfère prendre les devants et indiquer explicitement à ses interlocuteurs : voilà le topo. Ce qui est très pratique avec le topo, c'est qu'on peut le nommer au début : « Voilà le topo : » ou à la fin de l'exposé : « Voilà le topo ! », la ponctuation ou l'intonation permettant d'avertir les auditeurs ou les lecteurs du périmètre de l'exposé. Le mot « topo » constitue en quelque sorte une balise dans le discours.



**Enfin, le topo est fugace.** Qu'il soit oral ou écrit, le topo dure l'espace d'un instant. Ce n'est pas un objet que l'on peut toucher, manipuler, ranger. C'est un contenu qui se glisse éventuellement dans une note, dans un courrier, dans un post de blog, dans un cours, mais le topo n'est pas un type de document en soi. Sa valeur de topo est extrêmement brève. En conséquence, le topo ne s'archive pas et c'est sans doute sa principale qualité, il y a assez de choses à archiver comme ça !

# Kilo

Posté le 7 janvier 2013

## Je vous souhaite pour 2013 de très nombreux kilos !

D'abord un **kilomètre**. Pas un kilomètre linéaire d'archives papier, c'est trop peu tendance et bien trop encombrant, même avec des rayonnages mobiles qui font économiser 90% de la place de stockage car ils présentent le danger d'écraser par mégarde un chat assurément perdu ou un collègue potentiellement égaré en actionnant trop vite la manivelle. Non, je vous souhaite un kilomètre à pied, chaque matin, au moins pendant le mois de janvier, pour éliminer les **kilocalories** excédentaires causés par les bombances de fin d'année, graisses et sucres confondus. Le kilomètre à pied est à renouveler midi et soir si possible (viquendes compris).

Ensuite, à une époque où tout est atomisé, je vous souhaite un **kilodalton** pour vous vous permettre de mesurer la masse des éléments. Une variante consiste à vous souhaiter l'acquisition de deux cent cinquante albums de *Lucky Luke* (250 x 4 Daltons = 1000) ce qui réjouira les amateurs de bandes dessinées. À première vue, rassembler 250 albums différents n'est pas facile mais avec trente titres, les éditions originales et les rééditions, les traductions dans des dizaines de langues, sans parler des *ex-libris* et des exemplaires dédicacés achetés en salle des ventes, c'est tout à fait jouable. Tagada !

Plus un **kilo de plumes** pour ceux qui écrivent ou qui affectionnent les édredons (les deux n'ayant rien d'incompatible) et un **kilo de plomb** pour les alchimistes.

Quant au **kiloparsec**, mesure de longueur astronomique (dans les mille, c'est vite astronomique) pendant laquelle la moitié de l'énergie initiale de l'élément est perdue, une occurrence d'une fois par siècle suffira : avoir à cent vingt ans moitié moins d'énergie (seulement) qu'à vingt semble un bon objectif.

J'avais bien pensé au kilowatt mais je préfère le transformer en **kilo-what** ? car il est bon de se poser des questions, des milliers de questions, sur des milliers de choses, la curiosité étant, avec la sérendipité, une vertu essentielle (pardonnez-moi si je me répète).

Je n'oublie pas le **kilopascal**. Le kilopascal, qui doit son nom au philosophe-mathématicien, mesure la pression ambiante, laquelle ne faiblira sans doute pas en 2013, notamment la pression du tsunami numérique qui pèse notre espace vital (bips, zips, pubs, flashes, pop-ups et autres spams) : qu'elle reste donc cantonnée à 10 g par centimètre carré. Nota bene : ne pas confondre le kilopascal avec un millier de billets de cinq cents francs sur lesquels figurait le même Blaise Pascal (comme quoi la pression et la finance sont liées...) mais depuis le remplacement des francs par les euros, le risque de confusion est faible. Tant pis.

Dans la foulée, je vous souhaite, à chacun et chacune, un **kiloctet** de mémoire véritable toutes les secondes. À ce rythme, vous accumulerez, si mes comptes sont bons, un peu plus de 30 gigaoctets dans l'année, ce qui est amplement suffisant pour stocker les documents numériques importants et que vous aurez donc choisi d'archiver durablement.

Et si vous avez eu la patience de lire jusqu'au bout, il ne me reste plus qu'à vous dire : « Mille mercis ! ».



# Ergo

Posté le 15 janvier 2013

**Cogito, ergo sum.** Je pense, donc je suis. Le fait même de m'interroger sur mon existence prouve que j'existe.



La sentence de René Descartes est universelle, sous sa forme latine, même si elle a d'abord été écrite en français en 1637. Elle illustre les fondements d'une nouvelle philosophie où la connaissance n'est plus un héritage immuable du passé, mais se construit au travers d'une interrogation méthodique, via une analyse rationnelle, par la déduction des faits observés.

La préposition latine *ergo*, généralement traduite en français par *donc* et en anglais par *therefore*, signifie « par conséquent » et met en relation deux éléments qui sont le premier la cause, le second le résultat. C'est un outil pour dérouler une réflexion et conduire à une conclusion.

Le *Cogito* de Descartes a suscité quelques variantes intéressantes, par modification du premier terme, notamment : *video ergo sum*, *ludo ergo sum*, *scribo ergo sum* et même *hackito ergo sum* ; mais aussi par modification du second terme : *cogito ergo scribo*, *cogito ergo bloggito*...

**Cogito, ergo archivo.** *Je pense, donc j'archive.* C'est le titre d'un livre écrit bien plus tard que le *Discours de la méthode* par un auteur beaucoup moins connu que Descartes, bien qu'au même âge. À dire vrai, il aurait aussi bien pu s'intituler **Archivo, ergo sum** (pour un second tome, peut-être...).

Le ton enjoué de l'ouvrage masque, à tort, son sérieux sur le fond. L'argument est que les archives ne sont pas une substance prédéfinie ou une accumulation mécanique irréfléchie mais une connaissance construite par les humains. Le message est que le geste d'archiver est le résultat d'une réflexion : ce document que je viens de recevoir ou que je viens d'envoyer engage ma responsabilité (ou celle de mon entreprise, de mon institution) dans le temps ; **ergo** sa disparition présenterait le risque de me priver d'une preuve ou d'un savoir unique, ce qui serait dommageable voire très dommageable ; ergo, je dois l'archiver. En conséquence, on n'archive pas n'importe quoi mais bien ce qui le mérite, après réflexion.

Le seul usage de la conjonction adverbiale ne suffit pas cependant à garantir la qualité du raisonnement ; les sophismes sont faciles et on peut « ergoter » sans raison, par exemple avec le schéma *cum hoc ergo propter hoc* qui conclut de la coïncidence de deux événements un rapport de causalité gratuit et erroné :

- le soleil se lève quand je chante, **ergo** j'ai le pouvoir par mon chant de faire lever le soleil ;
- le Monsieur est sorti de la boutique au moment où j'y entrais, **ergo** je l'ai fait fuir ;
- j'ai reçu un courrier avec la signature du président de la République, **ergo** il me connaît personnellement ;
- mon prédécesseur était un imbécile, **ergo** je peux jeter ses dossiers...

**Ergo**, il faut militer, notamment dans l'entreprise, pour une plus grande réflexion des humains face à la valeur de l'information et des documents.

C'est bien ce qu'on appelle l'ergothérapie, non ?...

# Chrono

Posté le 22 janvier 2013

Vous pensez immédiatement au chronomètre et au « top-chrono » qui va lancer votre footing, après quoi, vous jouerez peut-être au *Chrono Trigger* sur votre console, non sans avoir préalablement commandé une côte de bœuf chez *Chrono viande* (livraison à domicile en 72h) ou appelé *Chrono Pizza* (plus rapide). Vous n'y êtes pas.

Sans rechercher les temps disparus, sans vouloir mesurer le temps, le raccourcir, le gagner ou le perdre, je veux simplement évoquer ici **le vrai bon vieux chrono, c'est-à-dire la collection chronologique de correspondance** (courriers émis et parfois courriers reçus) d'une institution ou d'une personnalité. Mais... [sur l'air de *La Bohème*, de Charles Aznavour et Jacques Plante, 1965]

*C'est là un instrument  
Que les moins de vingt ans  
Ne peuvent pas connaître.  
La boîte en ce temps-là,  
Dans le secrétariat,  
Classait toutes les lettres.  
Et si l'humble classeur  
Tenu avec rigueur  
Ne payait pas de mine,  
C'est là qu'on retrouvait  
Les courriers sans délai,  
C'était cool, c'était clean.*



**Bon système, sans problème...**

La forme du chrono a évolué au gré de l'évolution des techniques d'écriture : d'abord des registres ou cahiers de copie-lettres à l'époque de la correspondance manuscrite (il en existe de magnifiques pour le début du XXe siècle), auxquels ont succédé les fragiles peluriers regroupant les copies carbone sur papier pelure des courriers tapés à la machine, puis les simples « chronos » constitués de photocopies mais parfois également d'originaux. **Le chrono est un aide-mémoire de proximité. C'est surtout la trace concise d'une activité, un condensé de la vie d'un service, utile aussi bien pour le dirigeant qui arrive et a l'intelligence de sonder le passé que pour l'historien.**

Ou plutôt, c'était :

- avant que l'emballage de la circulation du papier ne rende les chronos obèses de copies sans intérêts, de courriers qui ne veulent rien dire, de publicités impertinentes..., jusqu'à éclater ;
- avant que la bureautique n'envahisse tout et ne ringardise le chrono sans que le désordre induit par la technologie soit compensé par de nouvelles pratiques de maîtrise du temps ;
- avant que la plupart des circulaires administratives relatives à la conservation des archives ne prescrivent sottement la destruction après cinq ans des chronos de correspondance.

Combien de chronos de directeur général ou de chargés de mission, véritables chroniques, quintessence des activités, ont-ils été détruits sans état d'âme, au nom d'une réglementation délétère appliquée sans discernement ?

Combien de chronos de directeur général ou de chargés de mission sont-ils mort-nés, éparpillés dans des dossiers d'affaires, émiettés dans des mails éphémères ?

# Terminus a quo

Posté le 29 janvier 2013

**Le point de départ. Starting point.** Mot à mot en latin : le terme à partir duquel... Autrement dit encore, la limite inférieure d'un intervalle, par opposition à la borne supérieure de l'intervalle, le *terminus ad quem*.

**D'accord. Mais le point de départ de quel intervalle, de quelle période, de quelle tranche ? Le point de départ de quoi ?**

D'une période historique (ex : le Moyen-âge ou la Révolution française) ? D'un corpus de documents ? D'une affaire ? D'un dossier ? D'un dossier d'affaire ?

On peut lire dans le *Wiktionary* en ligne : « Le *terminus ad quem* et le *terminus a quo* sont des notions très importantes pour les historiens, mais aussi pour les policiers ».

Ce devrait donc être également une notion très importante pour les archivistes qui organisent les sources des historiens et qui sont amenés à archiver les traces des activités qui intéressent potentiellement les policiers.

Mais la notion n'est pas si familière. La preuve en est que *terminus a quo* ne figure, sauf erreur de ma part, dans aucun glossaire archivistique. **La notion la plus proche est « dates extrêmes »**, un prix de gros en quelque sorte pour le *terminus a quo* et le *terminus ad quem* (deux en un !). Extrêmes... Archiver, c'est du sport, certes, mais l'archivistique ne fait pas partie des sports de l'extrême (pas encore) et les archivistes ne sont pas des extrémistes (sauf exception qui confirme la règle...).

Le problème est que cette notion fondamentale de qualification temporelle de l'information est définie selon les glossaires de manière floue sinon contradictoire. Dates extrêmes est défini tantôt par « Dates du document le plus ancien et du document le plus récent composant une unité de description », tantôt « Dates d'ouverture et de clôture d'un dossier ». Il n'est pas besoin d'avoir manipulé des milliers de dossiers pendant des dizaines d'années pour savoir que ce n'est pas la même chose.

Exemple : le directeur commercial de la société N. décide, au moment du lancement d'un nouveau produit, d'ouvrir un dossier « réclamations ». Il prend une chemise cartonnée, écrit le titre « Réclamations produit P. » et la date du jour : 28 janvier 2013. Pendant six mois, pas d'incidents (tant mieux pour lui). La première plainte, datée du 15 juin, arrive dans l'entreprise le 7 juillet, par suite de problèmes postaux indépendants de l'entreprise N., accompagné d'une note rédigée le 2 février à la suite d'un petit accident occasionné par le produit P mais qui n'avait pas été envoyée (pour d'autres raisons sans rapport avec l'affaire) mais qui est jointe au courrier de juin relatif au second incident.

**Quel est le *terminus a quo* ? Le 28 janvier ? Le 2 février ? Le 15 juin ? Le 7 Juillet ?**



Quel est le point de départ d'un camion transportant des voitures ? Le garage du camion ? L'usine d'où sortent les voitures neuves ? Le parc où elles étaient stockées précédemment ?

Et maintenant, exercice : enlevez la chemise (celle du dossier, pas celle du camionneur !) et traduisez l'anecdote en numérique !

# Numéro

Posté le 4 février 2013

## À l'heure du numérique, pourrions-nous être autre chose qu'une suite de numéros ?

Au Moyen-âge, les paysans, comme les rois, n'avaient qu'un prénom, avec parfois un surnom et/ou numéro d'ordre pour distinguer les homonymes : Justin du Bois, Henri II, Philippe IV le Bel, etc.



**On numérote tout : les hommes, les lieux, les choses. On numérote pour faciliter le classement, ou plutôt l'ordonnement dans une série que l'on doit gérer.** Après, certains numéros sortent du lot, acquièrent la célébrité, laissant leurs copains d'avant (et d'après) sombrer dans l'oubli :

- Numéro 5 de Chanel
- Numéro 6 (Le prisonnier)
- Agent 007
- Vol 714 (pour Sydney)
- Suite Sofitel numéro 2806...

**Donc, nous vivons une époque formidable où notre identité est largement constituée par une suite de numéros, des numéros qui sont plus que des numéros, des numéros qui sont des identifiants :**

A - identité numérique pérenne de citoyen et d'administré :

- numéro de sécurité sociale,
- numéro de carte nationale d'identité, de passeport,
- numéro d'allocataire, numéro fiscal,
- numéro matricule de ci ou de ça ;

B - identité numérique engageante des biens majeurs que nous possédons :

- numéros de compte(s) bancaire(s) et carte(s) de crédit, numéro IBAN,
- numéro de téléphone, de box, d'IP (adresse Internet Protocol), numéro IMEI, numéro RIO,
- numéro cadastrale de la maison ou du jardin,
- numéro d'immatriculation de la voiture, de la moto ou du bateau, numéro de carte grise, de permis ou de licence, etc.

C - identité éphémère de nos actions :

- numéro de réservation d'un titre de transport,
- numéro client ou numéro de commande, numéro de réclamation,
- numéro de facture, numéro de dossier,
- numéro d'attente au service SAV de la FNAC ou ailleurs (« Numéro 17 : guichet H ! Dernier appel ! »), etc.

Pas étonnant que la loterie nationale se porte mieux que jamais !

Nous existons au travers de tant de numéros que nous sommes incapables de les retenir tous (personnellement, je ne connais par cœur que mon numéro de sécurité sociale – 2171363588051 – car je préfère remplir ma mémoire d'autres choses) voire de les connaître. Rassurons-nous, d'autres les écrivent pour nous. **Nous sommes tracés, tracés du matin au soir, tracés du début à la fin...**

La suite au prochain numéro.

# Pseudo

Posté le 11 février 2013

**Je me pose régulièrement (pas tous les matins mais presque) la double question suivante :**

**Si Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord** (évêque constitutionnel, ministre des Relations extérieures de Napoléon et ministre des Affaires étrangères de Louis XVIII) vivait aujourd'hui, serait-il présent sur les réseaux sociaux ?

Si oui, aurait-il un pseudo ?

Pourquoi ? Parce que, comme le montre notamment la passionnante biographie que lui a consacré Jean Orioux, Talleyrand est un maître incontesté dans l'art de ne pas laisser de traces des actes qu'on ne veut pas voir révélés, ni aujourd'hui ni demain. Mieux (ou pire selon les points de vue) Talleyrand en a délibérément laissé d'autres, ses *Mémoires*, qui prennent quelques libertés vis-à-vis de la vérité historique...

**Il fallait déjà beaucoup d'habileté pour supprimer des traces il y a deux siècles (les archives finissent toujours par parler à celui qui sait les interroger). Alors, dans le monde des réseaux numériques, la difficulté est décuplée, centuplée...**

**Heureusement, le pseudo est là !**

TotoVengeur, Alibaba, Petitechose, Fantomas, Nounours, Qui-Dame, etc. Les pseudos fleurissent et libèrent la parole, désinhibent ceux qui n'oseraient pas s'exprimer sous leur vraie identité. Mais finalement, les arguments des défenseurs du pseudo sont-ils plus recevables que ceux des grands réseaux sociaux qui veulent les interdire ?

Il est curieux que la Commission nationale Informatique et Libertés (CNIL) incite les ados français à utiliser un pseudo sur les réseaux sociaux, même en faisant attention. Est-ce bien raisonnable ?

**Le pseudo protège... jusqu'au jour où** le jeune internaute, ne sachant plus bien qui il est, devient schizophrène (ce sera pris en charge par la Sécurité sociale puisque c'est une recommandation des autorités mais, vu le nombre de candidats potentiels, le « Trou » risque de s'élargir encore) ; ... jusqu'au jour où l'intéressé se e-coupera, c'est-à-dire s'emmêlera les e-pinceaux et donnera par inadvertance les clés de son identité avec accès à son passé pseudo-protégé (tout le monde n'est pas Talleyrand) ; ... jusqu'au jour où un ou une ex-ami(e) se vengera en dévoilant le lien pseudo-identité réelle comme cela s'est déjà vu ; ... jusqu'au jour où les logiciels de reconnaissance d'image identifieront un individu sans avoir besoin de passer par son nom, vrai ou inventé...



Il y aurait bien une solution pour résoudre le problème. Ce serait d'instituer un e-carnaval (c'est la saison).

Un e-carnaval mondial (incluant Rio et Venise évidemment) où, pendant 24 heures, tous les fêtards prendraient un pseudo (personnages politiques, people, animaux miaulant ou aboyant, créatures imaginaires, etc.) et pourraient dire n'importe quoi sur n'importe qui, sans réserve, sans souci d'orthographe, sans faire l'effort d'une expression claire (le but ne serait pas tant d'être compris que de s'exprimer), sans assumer ses propos au-delà du jour de fête. Surtout, le e-carnaval permettrait de s'épancher en toute impunité et en toute sécurité, car toutes les données seraient détruites le lendemain, avec la garantie du gouvernement. Ce serait un e-défouloir salutaire, dans la grande tradition du carnaval.

Les pouvoirs publics ont décidément bien peu d'imagination...

# Motu proprio

Posté le 18 février 2013

**Motu proprio n'est pas une injure qui signifierait « Casse-toi, pauv'propriétaire » en volapük, mais une expression latine, que l'on peut traduire par « de son propre mouvement », utilisée par le pape à partir de la fin du Moyen Âge dans certains écrits pour bien indiquer que la décision contenue était une initiative personnelle et non le fruit d'un processus de décision ecclésiastique en réponse à une sollicitation. L'usage s'en est poursuivi jusqu'à Benoît XVI qui y a eu recours en 2010 sur la question de la lutte contre les activités illégales en matière financière. Le *motu proprio* est un type de document très précis de la diplomatie pontificale (les accros de la discipline peuvent se reporter à l'ouvrage de Félix Grat : *Étude sur le Motu Proprio des origines au début du XVIe siècle*).**

S'il n'y avait que le pape pour décider de l'envoi d'un courrier de son propre mouvement, il n'y aurait pas lieu d'épiloguer. Mais il s'avère que la pratique s'est répandue, démocratisée et surtout totalement laïcisée, à la faveur du développement des réseaux informatiques et de la messagerie électronique. **Envoyer un courrier de sa propre initiative, de son propre chef, sans passer par la procédure habituelle, en s'affranchissant du circuit hiérarchique initialement prévu par l'organisation, est aujourd'hui un geste banal dans le monde du travail.**

L'appellation latine n'a pas suivi le mouvement, sans doute parce que le phénomène est très diffus et peu conscientisé. **L'expression populaire la plus proche est « prendre sous son bonnet »,** renvoyant à un accessoire vestimentaire largement utilisé (« prendre sous sa calotte » n'est d'ailleurs pas attesté), particulièrement en ce mois de février très frais. *Nota bene* : pour l'été, ou pour les nageurs endurcis, le bonnet de bain marche aussi.



La comparaison des deux expressions doit cependant tenir compte de deux différences notables : d'une part, le « sous-sous-bonnet » dépasse le cadre de l'établissement d'un courrier ; d'autre part, il traduit une appréciation extérieure : « À mon avis, il a pris ça sous son bonnet » et non une revendication : « Je prends sous mon bonnet de vous dire... ».

Il n'en reste pas moins vrai que la pratique, même collectivement inconsciente, d'envoyer des mails *motu proprio* se généralise. **Les *motu proprio* sont légion dans l'entreprise numérique et ce n'est pas sans conséquence.**

Un technicien écrit au client : « Je n'ai plus de produit A mais on va vous mettre du produit B qui est très bien aussi », sans se demander s'il est fondé à prendre cette décision. Un gestionnaire écrit au fournisseur : « OK pour votre devis modificatif » sans avoir de délégation de signature pour le faire. Un stagiaire écrit à l'administré : « Oui, vous avez droit à cette aide publique », parce qu'il est gentil (le stagiaire, l'administré, ou les deux) sans passer par celui ou celle qui a le pouvoir d'engager la dépense, sans prendre la mesure de son geste. Etc.

Il serait plus juste qu'ils écrivent : « Au vu de la situation, *motu proprio*, je dis ça » ou « » Au vu de la situation, je prends sous mon bonnet de dire ça », afin de marquer clairement les responsabilités de chacun et éviter certains déboires contentieux.

Mais non ! Les outils sont là qui poussent à l'action, à l'activisme : les mails fusent comme des flèches, on bombarde et on est bombardé de mails tirés trop vite et qui créent de fait une obligation pour l'entreprise ou un droit pour le destinataire. Et finalement on se retrouve avec un boulet...

**La messagerie électronique serait-elle une nouvelle forme du « droit canon » ?**

# Rigolo

Posté le 25 février 2013

Mon blog – qui se veut plutôt un anti-blog – existe depuis dix-neuf mois et, si j'en crois l'outil statistique d'analyse de sa fréquentation, GoogleAnalytics, **le mot-clé qui conduit le plus souvent sur le site de Marie-Anne Chabin est de très très loin : mètre linéaire.**

Rigolo, non ?



Naïvement, je me serais attendue à des mots-clés du type « information numérique », « document engageant », « authenticité », « archivage », « infobésité » ou encore « sérendipité ». Eh bien non !

Il est vrai qu'il y a dix-huit mois, dans la série des billets en -ité, j'ai commenté la notion de linéarité, en soulignant d'une part le caractère très élastique du mètre linéaire comme unité de mesure des dossiers papier, d'autre part l'ineptie de confondre la mesure logistique des contenants avec la mesure intellectuelle des contenus excessivement hétérogènes qui se cachent généralement derrière le mot archives. Mon billet était illustré par une image de boudin tout à fait éloignée de la métrique archivistique. Ceux qui ne l'ont pas vue peuvent aller voir mon billet « linéarité », posté le 29 août 2011.

Ce blog n'ayant pas pour objectif d'exposer les bonnes pratiques du rangement physique des archives (1 m<sup>3</sup> = 10 ml ; 1 ml = 700 pages ; 1 kml = 170 m<sup>2</sup>, etc.), le fait que l'expression « mètre linéaire » arrive en tête des mots-clés qui y conduisent se prête à **diverses interprétations** :

- les internautes en général s'intéressent beaucoup plus au mètre linéaire qu'à tout autre concept ; dans ce cas, puisque c'est le sujet-roi et que j'en parle un peu au détour de mon discours, il est normal qu'un petit pourcentage d'entre eux atterrisse sur un de mes quatre billets qui portent effectivement ce mot-clé ; les statistiques seraient donc « normales » ;
- les internautes qui cherchent des informations sur la question du mètre linéaire ne sont pas forcément nombreux mais les autres réponses proposées par les moteurs de recherche ne les satisfont pas et ils poursuivent leur chemin jusqu'ici, avant peut-être de continuer plus loin ;
- mon blog est définitivement associé par les outils qui nous gouvernent à la gestion de boîtes d'archives, ce qui en dirait long sur l'indexation automatique et la fiabilité du Web... ;
- dernière hypothèse : les internautes sont en grand nombre amateurs de boudin au mètre (du boudin de porc – par les temps qui courent, il convient d'être précis !).

Dans le doute, je retiens la dernière explication qui me réjouit évidemment bien davantage que les autres...

Je dois encore confesser que depuis dix-neuf mois, la seule image qui m'ait causé quelque souci de droit est l'image d'omelette illustrant le concept d'archivabilité.

Comme quoi, archivistique rime avec bonne chère. Rigolo, non ?

# Pro

Posté le 4 mars 2013

Il y a les pros...

... et il y a les cons.

*What do you think I am talking about ?*

Les pros et les cons, pour les Américains, ce sont les avantages et les inconvénients, ou encore ceux qui sont pour, par opposition à ceux qui sont contre, anti. C'est binaire, efficace, à condition de ne pas tomber dans le manichéisme.

**Mais revenons en France avec cette syllabe « pro », apocope de « professionnel », outil marketing, qualificatif valorisant accolé à un nombre croissant de mots :** votre opérateur de téléphonie vous propose un contrat « Pro », tel sportif qui n'était qu'amateur est passé « pro » ; « Y a pas à dire, ce type, c'est un pro » ; « Nous les Pros », la reine d'Angleterre est une « pro » de la royauté, écrivait le magazine *Elle* déjà en 1977...

Si on suit l'étymologie, être professionnel clandestinement, caché dans un bureau ou dans un lieu protégé de l'extérieur serait un non sens. Professionnel vient de professer, soit dire publiquement ce que l'on sait et ce que l'on croit, sens que l'on retrouve dans l'expression « profession de foi », électorale ou pas. Le professionnel est celui qui affiche sa compétence dans un métier, dans un domaine.

**On parle parfois du « jargon professionnel » mais cela ressemble à un oxymore : peut-on être professionnel quand on jargonne ? Jargon technique, oui. Jargon professionnel, non.**

Pour être compris du public auquel il s'adresse, auprès duquel il exerce, auquel il doit inspirer confiance, le professionnel ne devrait pas utiliser de jargon mais des mots simples pour exposer le diagnostic et les moyens de résoudre les problèmes.

Par exemple, vous avez un souci de désherbage dans votre jardin et vous faites appel à un spécialiste du domaine. Le jargonneur vous dira : « **Vous avez un problème de RM avec le SAE ; il faut ajuster la DUA et respecter la DUC** », et vous ne saurez pas qu'il veut dire : « Vous avez un problème de Repérage de la Mousse (RM) avec le Scarificateur Anti-Éclaboussures (SAE) ; il faut revoir la Désherbation Ultra Active (DUA) et respecter la Directive Unilatérale de Clause (DUC) ». Mais le pro, lui, vous dira : Je peux passer un appareil pour retirer la mousse puis un désherbant adapté à la nature de votre sol. »



Si vos soucis ne concernent pas votre jardin mais le classement et l'archivage de vos dossiers, la même formule jargonnesque peut être utilisée : « **Vous avez un problème de RM avec le SAE ; il faut ajuster la DUA et respecter la DUC** », qu'il faudrait dans ce contexte entendre comme : « Vous avez un problème de Records Management (RM) avec le Système d'Archivage Électronique (SAE) ; il faut ajuster la Durée d'Utilité Administrative (DUA) et respecter la Durée d'Utilité Courante (DUC) », mais ça ne vous apprendra sans doute pas grand-chose de plus.

Pourquoi ne pas dire simplement : « Je vais vous aider à identifier les documents qui vous engagent pour les mettre à part, dans un lieu sécurisé, pendant la durée nécessaire pour couvrir le risque, tout en les maintenant accessibles ».

Boileau a écrit il y a plus de trois siècles : « Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement... ». Pourquoi ne serait-ce plus vrai ?

Bon, ceci n'est qu'une opinion. Après, comme pour toute idée, il y a les pros, et il y a les cons.

# Perso

Posté le 11 mars 2013

Après « pro », voici « perso » car les deux vont de pair : compte pro/compte perso ; service pro / service perso ; mail pro / mail perso, etc.



Sur le plan linguistique, si « pro », première syllabe de « professionnel » correspond à la préposition latine qui signifie « devant », sur le devant de la scène en quelque sorte, les deux syllabes « perso » ne signifient rien par elles-mêmes ; c'est juste un raccourci de « personnel » qui vient lui-même de « personne », un des rares mots français venus de l'étrusque, avec le sens initial de masque de théâtre (que l'on porte sur la scène...). Amusant.

Dans le langage courant, le mot perso renvoie le plus souvent à l'un de ces deux phénomènes :

- **les pages perso** sur Internet, qui se comptent par millions, en accès totalement libre sur la Toile : l'anniversaire d'Annette, les voyages de Popaul et Samantha, le CV de Jean-Guillaume...
- **les données perso**, personnelles au sens de la réglementation (données permettant d'identifier directement ou indirectement une personne physique) que chacun sème au quotidien en écrivant des mails, en faisant des achats en ligne, en remplissant des formulaires qui seront compilés dans les coulisses, ou simplement en consultant un site Internet, en se déplaçant avec son smartphone-géolocalisateur, et qui sait peut-être demain en pensant simplement à quelque chose ou à quelqu'un...

**On peut voir derrière ces deux réalités un paradoxe humain : d'un côté le besoin et désir de s'afficher, de se valoriser, d'être reconnu par les autres ; de l'autre le désir et besoin d'être protégé contre les voyeurs et exploiters de tous acabits.**

Coco a le droit de s'exprimer librement, d'exposer ses orientations sexuelle, culinaire, sportive, herpétologique ou molubdotémophile, dans la limite de la législation. Et Coco a aussi le droit qu'on ne vienne pas l'enquiquiner pour lui vendre des rencontres, des services, des produits, du matériel, des serpents et des taille-crayons qui ne l'intéressent pas !

Pour protéger davantage la vie privée des individus contre les agissements calamiteux des sociétés commerciales, **le Parlement européen envisage de renforcer la réglementation sur le traitement des données à caractère personnel**, en limitant leur conservation au strict minimum.

Le fond de la question n'est pas tant la conservation des données en soi que l'exploitation commerciale qui en est faite. Et quand on parle d'exploitation commerciale, c'est un euphémisme ; on devrait parler d'espionnage et de harcèlement, qui pourraient rivaliser parfois avec les meilleures dictatures. Or, pour lutter contre cet état de fait, la moins mauvaise solution avancée aujourd'hui est la destruction des données dites personnelles après leur usage primaire. Ce projet suscite l'émoi d'un certain nombre d'historiens et d'archivistes qui, considérant que lesdites données constituent de futures sources historiques, assimilent leur suppression quasi-systématique à l'organisation d'une amnésie collective. À cette destruction para-espionnage, ils opposent le principe d'une conservation sécurisée.

Compte tenu, *primo*, de l'inflation vertigineuse des données produites et de leur redondance objective, *secundo*, de la prolifération des données personnelles versées volontairement à l'espace public où les institutions mémorielles peuvent (doivent ?) les collecter, *tertio*, des multiples analyses statistiques réalisées avec ces données et dont les résultats constituent des documents d'archives, est-il vraiment catastrophique d'envisager la destruction de la majeure partie des bases de données comme le Parlement européen envisage de le faire ?

On peut dans doute voir le « big data » comme une « big cata », mais il faut aussi remettre en perspective la redondance, l'inutilité de tout conserver pour l'Histoire (un mythe tenace !) et la volonté des populations. **Dira-t-on un jour du Parlement européen qu'il fut celui qui le « big mata » ?...**

# Scénario

Posté le 18 mars 2013

Au cinéma, le scénario, c'est le résumé, dans l'ordre de déroulement du film, des situations et actions qui forment l'intrigue, avec leur mise en scène. Sauf exception (on peut citer *La Belle équipe*, de Julien Duvivier, 1936, pour lequel ont été tournées une fin joyeuse et une fin triste, sur fond de Front populaire), le scénario cinématographique est unique, le meilleur possible, élaboré par le ou les scénaristes. Il est soit de pure fiction, soit adapté d'une autre œuvre littéraire.

**Dans l'entreprise, quand on parle de scénario, c'est d'abord au pluriel, quand on recherche pour un projet le meilleur des scénarios possibles.** Nota : on peut dire aussi le meilleur des *scenarii* (comme les *autobi* de ville et de banlieue, les *lavabi* dans les toilettes des campings, les *alba* de bandes dessinées, les *numeri clausi* de l'administration, et les *quasi belli* – pour les jeunes gens presque beaux qui veulent faire la guerre...).

Quand une entreprise a un projet ou doit résoudre une difficulté, elle étudie la question et échafaude plusieurs scénarios comprenant la description des actions à mener mais aussi leur coût, les écueils et les atouts, les bénéfices et les conséquences de l'opération, afin que la direction puisse arbitrer au mieux des intérêts de l'entreprise.

**Par exemple, une entreprise est confrontée à la prolifération de la messagerie électronique. 90% de l'information qui engage l'entreprise passe par la messagerie** mais il n'y a quasiment pas de règles pour la production maîtrisée, la conservation sécurisée, l'accès approprié et la destruction à bon escient de cette masse vite exubérante, parfois délirante, facilement aberrante. C'est alors que naît le **projet d'archivage des mails**, avec divers scénarios qui pourraient être les suivants :

Scénario 1 : acheter ou louer de nouveaux serveurs de stockage numérique pour tout y empiler à la manière d'un grand mur de briques qui empêche de voir qui se passe, sans se soucier de savoir si on aura un jour besoin de rechercher un message scellé dans une des briques...

Scénario 2 : laisser faire chacun, parce que la messagerie, finalement, c'est très personnel et qu'il faut respecter la liberté d'expression des individus. Ce scénario part du principe que le *e-crocodile* qui somnole dans le *e-marigot* dans l'attente d'un e-mail imprudent à se mettre sous la dent, ça n'existe pas.

Scénario 3 : sensibiliser les collaborateurs à ne pas écrire n'importe quoi qui serait susceptible de mettre en difficulté l'entreprise ou eux-mêmes ; définir des règles pour archiver les écrits qui engagent et des outils pour bien les conserver pendant la durée du risque, de façon à poursuivre sereinement son activité...



Une fois les scénarios élaborés, il faut choisir.

Si vous deviez décerner le César, ou l'Oscar, l'Edgar, le Pinar, le Balthazar ou le Babar... du meilleur scénario d'archivage des mails, pour lequel voteriez-vous ?

le scénario 1 ?

le scénario 2 ?

le scénario 3 ?

# Loi de Pareto

Posté le 25 mars 2013

## La loi de Pareto s'applique-t-elle à l'archivage ?

### Pourquoi non ?

La loi – ou principe – de Pareto (Vilfredo de son petit nom, économiste de son état, italien de nationalité bien que né en France et mort en Suisse) est d'abord un constat dans le fonctionnement naturel de l'économie et de la société : de nombreux domaines d'activité s'autorégulent autour de deux ensembles inversement proportionnels :

80 % des effets sont le produit de 20 % des causes,

80% du produit de l'impôt proviennent de 20% des citoyens imposables,

**80 % de la réalisation d'un projet s'obtiennent avec 20 % de l'effort.**



Sauf que ça ne se voit pas toujours à l'œil nu, la loi (naturelle ou pas) aimant à se cacher derrière toutes sortes d'artifices et de fioritures. C'est pourquoi, la loi de Pareto peut aussi s'appréhender comme un outil de lecture d'une situation, une grille d'analyse de telle ou telle problématique, dans un but managérial de maîtrise des coûts et bénéfiques de l'entreprise.

**L'archivage étant une activité comme une autre dans l'entreprise**, avec un double objectif de 1/ gérer efficacement dans la durée les données et documents qui tracent et alimentent le travail des équipes, et 2/ de prévenir les risques de non-disponibilité des documents qui permettent de défendre les intérêts de l'entreprise au plan du droit, la loi de Pareto n'a donc pas de raison de ne pas être pertinente pour l'archivage.

De fait...

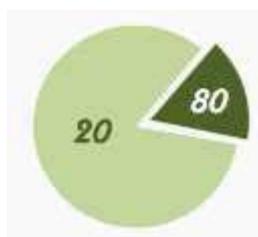
80% du volume des données et documents produits sont issus de 20% des processus,

20% des documents produits correspondent à 80% des besoins d'information,

80% des risques sont concentrés dans 20% des documents archivés,

20 % des actions d'un projet permettent d'atteindre 80% des objectifs.

Pourtant, il n'est pas rare de rencontrer des projets d'archivage qui marchent sur la tête, au mépris de la loi de Pareto :



80 % des fonctionnalités développées dans les outils ne répondent qu'à 20% des besoins,

80 % des efforts déployés ne couvrent que 20% des risques, voire, dans les cas extrêmes, 80% du temps consacré à gérer les exceptions.

Pourquoi ? Parce que la problématique de l'archivage est peut-être tout simplement mal posée. **L'archivage n'est pas une fin en soi mais un outil managérial pour mieux gérer les effets et les causes en matière d'information.**

# Cocorico

Posté le 1er avril 2013

**Il y a deux points de vue pour parler de cocorico : celui de l'émetteur et celui de l'auditeur.**

**Émetteur.** Cocorico est le cri du coq, comme Hi-han est celui de l'âne et Miaou celui du chat. Après, il y a la culture. Cocorico est assimilé à **une expression de gloriole**, à une proclamation d'autosatisfaction, les motifs de satisfaction étant par exemple : faire se lever le soleil le matin comme le fait le Chanteclerc d'Edmond Rostand, ou savoir discerner les enjeux politiques et économiques de la société comme les borgnes savent discerner au pays des aveugles, ou avoir créé un outil logiciel qui sait tout à la fois dire « Papa Maman », traduire automatiquement les rapports de tamoul en berrichon, et préparer des profiteroles à la demande...

À noter que Cocorico est un mot macho par nature ; les poules ne font pas Cocorico, mais elles admirent leur coq et lui donnent du crédit (surtout par temps de pluie, quand elles sont mouillées...).



Le coq qui fait Cocorico est volontiers taxé de « petit », comme dans la chanson de Jacques Poterat, « Le petit coq » :

Nul n'est indispensable  
Et ne peut s'en vanter  
Cocorico, cot, cot, codet  
Le coq le plus aimable  
Est vite remplacé,  
Cocorico, cot, cot, codet

**Auditeur.** Un des coqs les plus célèbres (bien qu'il n'ait pas de petit nom) est celui de l'Évangile qui chante, par deux fois, au moment où Pierre renie Jésus le jour de son arrestation. Le Cocorico est **l'instrument qui réveille les consciences qui ont lieu de ne pas être tranquilles**. Dans le *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc*, Charles Péguy fait dire à Madame Gervaise une longue tirade sur le chant du coq qui symbolise le reniement de saint Pierre : elle s'empporte sur ce coq de Palestine dont on parle tout le temps, comme s'il n'y avait pas de coq dans les fermes de Lorraine et d'ailleurs, comme s'il n'y avait pas d'autres reniements à dénoncer par les coqs de tous les pays : « Hélas, hélas, il n'y a pas un coq dans pas une ferme qui n'ait chanté, qui n'ait sonné, qui n'ait annoncé le soleil levant, qui n'ait enregistré, chaque jour, chaque soleil, des reniements pires ».

Et Dieu sait si les reniements sont nombreux, bien au-delà du seul domaine de la foi : promesses oubliées, engagements sacrifiés à la conjoncture, projets ambitieux et forcément pérennes, inaugurés en grande pompe et qui s'échouent deux ans plus tard faute de budget de fonctionnement.

Les coqs ont fort à faire sur ce plan-là. Encore faut-il entendre le Cocorico, ce qui est de plus en plus difficile : le coq se fait rare en ville ; à la campagne, il doit souvent faire profil bas devant les nouveaux campagnards qui voudraient bien lui couper les cordes vocales pour grassematiner tranquille ; sans parler des confusions linguistiques : ceux qui ont quelque chose à se reprocher en français n'entendront peut-être pas le *Kikeriki* du coq allemand ou le *Cucuriguuuu* du coq roumain...

# Quasimodo

Posté le 8 avril 2013

**Encore du latin ! diront les uns.**

**Ah ! Notre-Dame de Paris, Victor Hugo, Anthony Quinn... diront les autres.**

**Les deux sont liés.**



C'est que j'essaie de coller à l'actualité dans ce blog. C'était hier le dimanche de Quasimodo et je n'ai pas voulu rater l'occasion (en 2012, j'ai laissé passer la Trinité...).

**Le dimanche de Quasimodo est traditionnellement le dimanche qui suit Pâques**, ainsi dénommé à cause du premier mot de l'introït du jour : *Quasi modo geniti infantes, alleluia...* (Comme des enfants nouveau-nés, alléluia...). Or, l'usage était jadis de donner aux enfants abandonnés (ou aux enfants dotés de parents sans imagination en matière de prénom, ça arrive...) le nom du saint du jour (Michel le 29 septembre, Bernadette le 18 février, Laurent le 10 août, etc.) ou, à défaut, le nom de la fête tombant ce jour-là dans le calendrier liturgique : Assomption ou... Quasimodo, comme d'autres s'appellent Fêt'Nat ou Indépendance à l'ère républicaine.

La religion, la république... c'est bien joli mais nous sommes à l'heure de la mondialisation et des réseaux et il faut vivre avec son temps ! **Pour changer un peu, le choix des prénoms des orphelins pourrait s'inspirer du nouveau calendrier des causes internationales, tout de même plus modernes que la vie des saints.** Les petits nenfants pourraient ainsi s'appeler Zones-humides (2 février), Nutella (5 février), Syndrome-d'Angelman (15 février), Droits-des-consommateurs (15 mars), Squash (20 octobre), Toilettes (19 novembre), Sans-tabac (31 mai), Archives (9 juin) ou Gouvernance-de-l'information (3e mardi de février)...

Mais revenons à Quasimodo et Esméralda. Le sonneur de cloches, hideux et difforme, tombe amoureux de la belle gitane. Il n'est pas le seul et n'a aucune chance... Pourtant c'est lui, l'affreux, le déshérité, qui fera tout pour sauver sa belle des griffes de ses bourreaux. Et c'est bien pour souligner l'écart entre la laideur, repoussante (et repoussée) et la richesse de cœur qui se cache derrière que Victor Hugo a prénommé le pauvre bossu Quasimodo. C'est une des formes de **la beauté cachée des laids** que chantait Serge Gainsbourg cent cinquante ans plus tard.

**Si cela peut en consoler quelques uns, l'histoire ne vaut pas que pour les humains. Elle est totalement transposable au monde des documents !** La chose a été constatée maintes fois.

Un document passablement moche, pâlichon, d'une petite écriture chafouine, raturé de toutes parts, surchargé de tampons hétérogènes et de paraphes désordonnés, fripé d'avoir été plié et replié, collant d'avoir été réparé par un morceau de scotch, jauni d'avoir traîné au soleil un peu trop longtemps et maculé de café ou de graisse – beurk ! – peut se révéler plus fiable, plus digne de confiance, face au juge ou à l'historien, qu'un document pimpant, fringant, clinquant, frais émoulu de l'imprimante, affichant un titre en gros caractères et un beau logo en couleur, avec une police élégante et des marges bien blanches dépourvues de toutes mentions utiles...

Il ne faut donc pas écarter trop vite, dans une opération d'archivage par exemple, les documents qui ne paient pas de mine mais qui flirtent avec l'authenticité alors que leur apparence peu flatteuse pourrait laisser croire qu'ils sont « **quasi maudits** »...

# Distinguo

Posté le 15 avril 2013

Que voyez-vous?



Deux tickets de RER pour le trajet Paris-intra muros – La Défense. Oui, mais il convient de faire le distinguo entre les deux.

**L'apparence des deux tickets diffère sur plusieurs points :** le sigle RATP est plus gros sur celui de gauche et les sigles RATP et SNCF ne sont pas placés au même endroit sur les deux tickets. À droite, on note des mentions complémentaires : l'expression « réseaux ferrés » qui meuble le coin supérieur droit, l'indication de la 2e classe (pour rappeler qu'il en existait jadis une 1ère ?), le prix unitaire du billet (2,08 €) et la mention CB (le moyen de paiement ?). On voit en outre que celui de gauche a été utilisé ; en réalité, celui de droite est oblitéré également mais l'encre violette ne se voit qu'au verso donc pas sur cette image.

Bon, du moment que ce ne sont pas des faux et qu'ils sont valables pour prendre le RER, quel intérêt de noter ces différences ? Aucun, si ce n'est la nostalgie du jeu des sept erreurs (ça peut occuper une partie du trajet) et l'amusement de constater que des tickets de RER de même valeur achetés à quelques jours d'intervalle ne sont pas faits pareils.

**Mais l'apparence ne joue pas grand rôle ici. La principale différence ne tient pas à la forme ou à la validité du titre de transport ; elle réside dans les justificatifs de l'achat** délivrés par l'entreprise qui les commercialise.

Le ticket de gauche a été acheté à un guichet RATP et celui de droite à un guichet SNCF. Or, pour des raisons historiques que l'on n'exhumera pas, la RATP est assujettie à la TVA à hauteur de 7 % et la SNCF n'est pas assujettie à la TVA pour le train. De fait, les justificatifs de paiement respectifs des deux tickets ci-dessus traduisent cette différence :



À gauche, le justificatif de la RATP (qui dit merci et à bientôt) mentionne la TVA, récupérable dans le cadre d'un déplacement professionnel. À droite, la SNCF n'indique pas de montant de TVA (mais elle nomme le document – que dis-je ! elle le bi-nomme : une fois justificatif, une fois ticket, et dit ce qu'il faut en faire, à savoir le conserver).

**N'empêche que sur le fond, ça ne va pas !**

**De deux choses l'une : ou la SNCF ne collecte pas la TVA et le billet devrait coûter moins cher ; ou elle la collecte et on doit pouvoir la récupérer avec le justificatif correspondant.**

Le service « Relation Clients Voyages-sncf.com » n'a pas su répondre à la question. Il faudrait peut-être consulter le STIF (Syndicat des transports d'Ile-de-France) dont le petit bonhomme court tout le long des tickets ? Pas clair, tout ça. Au poste ! Au poste d'aiguillage, évidemment, celui de l'interconnexion de Nanterre-Préfecture, sans doute, là où la ligne de RER passe de la responsabilité d'une entreprise à l'autre...

Bah, c'est l'affaire de quelques centimes ; ce n'est pas avec ça qu'un usager des transports en commun va alimenter un compte en Suisse.... Certes, mais si d'aventure un ministre du budget un peu raide avait l'idée de « redresser » tous ceux qui auraient récupéré une TVA sans pouvoir en fournir un justificatif...

# Pour info

Posté le 22 avril 2013

**« Pour information » : c'est un peu long.**

**« PI » (sur le modèle du FYI anglo-saxon) est un peu court (et puis on pense à 3,14159, ou à « et pis quoi encore ?) »**

**« Pour info » : c'est bien. Quand c'est employé à bon escient.**

Tout écrit, tout document, a une valeur d'information. Écrire dessus « pour info » simplement pour rappeler cela est superfluetatoire. Le « pour info » a un sens précis, en tout cas avait.

**Le « pour info » est d'abord utilisé dans l'administration pour qualifier les copies (copies carbonées puis photocopies) établies en même temps que l'original et diffusées officiellement ou ouvertement** à d'autres destinataires que le destinataire de l'original parce que, pour la bonne marche de l'administration, ces autres destinataires doivent avoir connaissance de la décision portée par l'original (en général un courrier). L'objectif n'est pas de déclencher une action en conséquence de cette information mais de compléter la documentation de ces autres acteurs, pour le cas où ils auraient à leur tour à prendre une décision en lien avec l'affaire.

Exemple : vous êtes le président de l'Association de défense du camembert au lait cru. Votre association prévoit une manifestation avec distribution massive de camemberts et lancé de camemberts sur la place publique ; il vous faut donc une autorisation. Le préfet (parce qu'il aime secrètement le camembert au lait cru, comme le prince Charles) prend un arrêté vous autorisant à manifester, avec « copie pour info » au chef de la police, « copie pour info » au responsable du service de nettoyage des rues et « copie pour info » au directeur des services vétérinaires (n'allez-vous pas diffuser des camemberts porteurs de microbes dangereux pour la santé publique ?).

**Dans un deuxième temps, le « pour info » est une mention que le récipiendaire d'un document ajoute au document qu'il a reçu ou à la copie de ce document avant de le diffuser à des destinataires secondaires placés sous son autorité.** C'est ce qui se passe classiquement dans les administrations et les entreprises où le courrier papier suit un circuit hiérarchique : le directeur, manuellement ou via un tampon qui liste en ordonnées les sigles des services ou les initiales des principaux collaborateurs et en abscisses les motifs de copie : « pour action » ou « pour info », le directeur, donc, attribue le courrier et organise l'activité (« pour action ») et la connaissance (« pour info »). Ainsi, le délégué lillois de votre association pourra faire une copie « pour info » à son ami, président de l'Association de défense du Maroilles !

**Avec la messagerie électronique, ces pratiques volent en éclat** : d'un côté, on ne distingue plus le « pour info » du « pour action » car les logiciels prévoient le champ du destinataire, celui des personnes en copie, celui des copies cachées mais pas cette qualification de la copie. De plus, avec le jeu du « répondre à tous », les destinataires principaux et secondaires se retrouvent vite mélangés, de sorte que le distinguo n'est plus de mise. D'un autre côté, la technologie aidant, on fait des copies à tout va, pour un oui, pour un non, pour un peut-être, pour un au cas où. On multiplie les destinataires de ce qu'on envoie, on forouarde ce qu'on reçoit, on capture ici et on fait suivre là. Bref, on arrose, « pour info ».

**Peu à peu, on voit s'esquisser une nouvelle typologie des copies de mails « pour info » :**

- les mails-bienveillance : tiens, j'ai telle info, ça peut t'intéresser.
- les mails-cocorico : oyez, voyez, vous tous, sachez bien que, moi, j'ai dit ça et j'ai fait ça !
- et les mails-parapluie : puisque le chef est destinataire, il ne pourra pas dire qu'il ne savait pas !
- Après tout, ça ne coûte rien (enfin, c'est ce qu'on dit...).



# Sado-maso

Posté le 29 avril 2013

**Il est une forme particulière du sado-masochisme que l'on n'étudie pas assez. C'est la relation entre l'auteur d'un écrit et le document produit, entre l'humain et l'archive, relation trouble s'il en est, sauf que les technologies numériques ont inversé les rôles du dominant et du dominé...**

## Démonstration.

Traditionnellement, l'homme domine les documents. Il profite de sa supériorité pour infliger aux documents divers sévices.

Ainsi, au XVIIIe siècle (Sade n'était pas encore né), il était coutume d'enfoncer sans ménagement le bout métallique d'un lacet dans la chair d'une liasse de minutes notariales ou de pièces comptables puis de confectionner un nœud bien serré laissant tout juste respirer le papier.



À une époque plus récente, la relation de domination de l'homme sur les archives se traduit par des humiliations sans nombre : dossiers coincés dans une sangle serrée à fond, tassés dans un carton d'archives, traînés dans le sous-sol ; des rapports et des courriers expédiés dans un coin de grenier, où les oiseaux vont les couvrir de guano. Ailleurs, c'est un timbre sec ou un tampon baveux qui marque à tout jamais l'épiderme du plan ou de la gravure, permettant ainsi au détenteur du document-objet de savourer la jouissance de la possession. On pourrait décrire longuement les relations d'attachement du couple homme-archives car il existe au moins cinquante nuances de gré... ou de force.

Et les archives, soumises, se prêtent au jeu, patientent des décennies ou des siècles, attendent leur seigneur et maître qui les libérera l'espace d'un instant, leur montrera quelques heures la lumière naturelle avant de renfoncer dans leur carcan, de les repousser dans le noir de la cave ou le gris des combles... C'est grisant !

**Mais nous avons changé de millénaire et de technologies de communication. Une des conséquences de cette évolution est que les données sont devenues de toute évidence le partenaire dominateur dans le couple homme-document.** Cette domination du numérique s'exprime au travers de petites gestes sadiques et virtuels qui mutilent peu à peu l'être humain, lequel se montre soumis, prisonnier volontaire bien souvent, étonnamment apte à la jouissance d'être instrumentalisé, noyé, mordu...

Tout d'abord, ce sont les mini-décharges électroniques envoyées à l'individu scotché à son smartphone, dans la rue, à la plage, au cinéma, au lit, partout ; toutes les trente secondes, le numérique rappelle sa présence par un SMS impérieux, sans laisser le moindre répit, à la manière d'un supplice chinois. Oui, oui, encore !

Dans l'entreprise, l'électronasse noie les collaborateurs, leur maintien la tête sous l'eau ou dans le sac, ne les laissant respirer que pour les faire replonger de plus belle dans la masse des versions périmées, des fichiers dupliqués, des trains de bit infinis qui l'entravent et gênent ses mouvements. C'est si bon !

**Mais surtout, l'individu est esclave consentant de sa messagerie électronique :** il se livre, imprudemment, laisse des traces, donne des verges pour se faire fouetter, accepte de se faire mordre..., prêt à attendre des mois voire des années le plaisir suprême de la morsure ! Ce n'est pas moi qui le dit mais le juge fédéral américain Royce C. Lamberth : « La question n'est pas de savoir si un de vos mails reviendra vous mordre, mais de savoir quand et avec quelle force. » (It's not a matter of if an email will come back and bite you ... It's only a matter of when and how hard, citation relevée sur le site <https://www.vaporstream.com>).



Et le partenaire maso (homme ou femme) de s'écrier : « Mords ! Mords ! ».

Ce qui se conçoit aussi en version anglaise : « More ! More ! ».

# Impétigo

Posté le 6 mai 2013

L'impétigo est une infection superficielle due à un streptocoque, microorganisme qui s'introduit dans la peau par une lésion préexistante telle qu'un eczéma ou une égratignure. Il prend la forme d'une petite bulle qui au bout de quelques heures éclate, libère son contenu et provoque une croûte. Le bobo, qui affecte surtout les enfants, est plus désagréable que dangereux.

**La médecine n'étant pas ma spécialité, je veux parler ici non pas de l'impétigo « analogique » mais de l'impétigo « numérique », avec l'hébergeur de messagerie Voila dans le rôle du streptocoque.**

Voici (c'est le cas de le dire) ce qui m'est arrivé la semaine dernière : un de mes contacts m'envoie un message via sa messagerie Voila. Je lis le message, court et factuel, puis mon œil est attiré par la ligne de publicité figurant au bas du message comme souvent avec les opérateurs « gratuits », à « l'insu du plein gré » de l'émetteur (sauf si on se met systématiquement en copie de ses envois). La gratuité est la faille par laquelle se glisse la bactérie numérique...



Je lis donc :

« Marie-Charline vit avec un ministre de 30 ans son aîné [sic]. Qui est ce ministre socialiste ? Réponse [ici](#) ». Étant complètement accro aux peuples, je ne peux pas résister une seconde avant de cliquer sur la petite pustule bleue « ici », laquelle libère alors son contenu : « Pierre Moscovici : Sa compagne Marie-Charline Pacquot se dévoile » :

Après petite enquête, à laquelle dix autres de mes contacts ont bien voulu contribuer (je leur réitère mes remerciements), il apparaît que cette publicité Voila a été annexée aux mails expédiés entre le 19 et le 26 avril à midi. J'ai aussi pu constater que, dans la moitié des cas, pour des raisons techniques de compatibilité je présume, la phrase qui « achève » le mail affiche le lien complet, à savoir « Réponse ici [http://people.voila.fr/people/actu-stars/personnalites/pierre-moscovici-sa-compagne-marie-charline-pacquot-se-devoile-people\\_10042.html](http://people.voila.fr/people/actu-stars/personnalites/pierre-moscovici-sa-compagne-marie-charline-pacquot-se-devoile-people_10042.html) » ce qui a le vilain effet de tuer le suspens puisque la réponse est donnée dans la question. Déception, même plus besoin de cliquer.

À partir du 26 avril, vers 13h, Marie-Charline passe à la trappe et on passe à la pub suivante, plus sobre : « High-tech, jardin, mode, bricolage, maison,... J'achète malin. Je compare les prix avec Voila.fr ».

Dans le monde perso, on se moque de tout cela. Dans le monde pro, en principe, on n'utilise pas son adresse de messagerie perso, encore qu'il y ait pas mal d'exceptions (erreur de manipulation, bouton répondre sans vérifier que l'émetteur lui-même s'était trompé, message envoyé hors du temps de travail au bureau, etc.). Mais dans le monde pro-perso, **attention à la pustule qui forme une mauvaise croûte.**

Peut-on imaginer dans le monde papier une femme envoyant sa candidature pour un poste d'éducatrice dans un foyer de jeunes filles dans une enveloppe sur laquelle La Poste ajouterait une publicité pour un concert de « Nique Ta Mère » ?

Cette anecdote illustre très bien la question du statut de l'enveloppe qui achemine le message et de sa dissociabilité du contenu assumé par l'émetteur. Si ces mails d'hébergeurs gratuits se trouvent archivés, quid de la responsabilité de l'hébergeur ? Quel recours de l'émetteur contre les conséquences négatives de certaines pubs que souvent il ignore ?

Moralité, si vous cherchez du boulot dans un ministère en ce moment, évitez d'avoir un compte de messagerie chez Voila.fr. Prenez-en plutôt un chez Laposte.net, ces jours-ci, leur message de pub en fin de mail concerne les coffres forts numériques. Si vous cherchez un job dans l'archivage, ce peut être un plus...

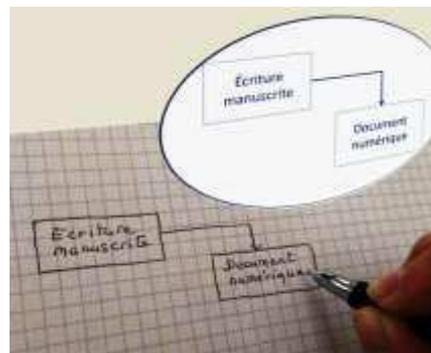
# Stylo

Posté le 13 mai 2013

## Le stylo a-t-il un avenir ?

**Le numérique balaie tout sur son passage, comme un tsunami : papiers, crayons et gommes, encres et stylos, comme la bille, il y a quelques décennies, a balayé la plume.** À quoi peut servir un stylo dans l'univers des ordinateurs, des tablettes et des réseaux sociaux ?

Surfant sur la vague du chamboulement numérique, plusieurs entreprises (Staedtler, Zpen, Logitech ou Kayentis) ont inventé et commercialisé le « stylo numérique », parfois qualifié de stylo intelligent. L'objet en forme de stylo est doté de capteurs qui enregistrent les signes tracés par l'utilisateur et les transpose instantanément en caractères ou traits numériques sur un écran. Un outil de « production-numérisation en live »... Les conditions d'utilisation du stylo numérique sont cependant assez contraignantes : écrire lisiblement, ne pas cacher le capteur avec un doigt, utiliser des mots faciles à OCRiser, voire disposer d'un papier lui-même intelligent.



**Sur le plan technique, on peut effectivement qualifier ces produits d'innovants, mais sur le plan des idées, le stylo numérique est tout à fait représentatif de ces inventions bâtarde, intermédiaires entre deux périodes de l'histoire des techniques.** Et de fait, en regardant de plus près les sites marchands, on constate que le stylo numérique est déjà oublié ou en voie de l'être, ce qui était prévisible. Ç'aura été une parenthèse d'une dizaine d'années dans l'histoire des outils d'écriture, soit peu de chose.

Le clavier et, de plus en plus, l'écran tactile périssent l'usage de l'écriture manuscrite. N'est-il pas plus sûr d'envoyer un SMS pour dire « prends une baguette en rentrant » que d'écrire sur un post-it « pense à acheter du pain », message qui, si le post-it ne s'est pas décollé, si l'intéressé a regardé au bon endroit ou s'il n'est pas déjà passé chez le boulanger, obligera à ressortir ?

**Le mariage stylo - numérique ne pouvait se solder que par un divorce pour cause d'incompatibilité d'humeur et de divergence de culture.** Le couple millénaire composé des deux doigts opposés que sont le pouce et l'index (avec l'aide du majeur pour soutenir le stylo) est complètement ringardisé par la paire formée des deux pouces face à un écran de smartphone...

L'écriture cursive abdique donc son utilité séculaire devant les technologies numériques. Dès lors, pourquoi en imposer l'apprentissage aux enfants ? C'est la question que se sont posée plusieurs États américains dont une partie a conclu que l'écriture cursive ne serait prochainement plus requise à la sortie de l'école élémentaire (voir l'article du Figaro sur le sujet).

Mais il y aura des retombées positives à ces évolutions, notamment l'émergence d'une nouvelle discipline, la cursographie, connaissance des écritures cursives au stylo, avec ses formateurs et ses experts, ce qui peut créer quelques emplois. En effet, de même qu'il y a des paléographes pour lire les chartes médiévales et les minutes notariales du XVII<sup>e</sup> siècle, la société aura besoin d'ici quelques années d'animateurs pour les ateliers culturels de déchiffrement des cahiers d'écoliers des années 1980, des lettres de réclamations à la Sécurité sociale ou aux impôts (que l'on aura conservées en intégralité comme matière historique). Grâce à la cursographie, les enfants d'aujourd'hui occuperont leur retraite à découvrir ainsi leurs aïeux, avec qui ils n'auront pas eu le temps de discuter de leur vivant, branchés qu'ils étaient sur leur MP3 ou leur iPad). Ainsi va la vie.

# Écolo

Posté le 20 mai 2013

Être écolo, c'est dans le vent, ce vent qui souffle dans les branches des arbres bien que la racine ici ait été coupée de travers (le mot écologiste se décompose logiquement en éco d'une part qui signifie maison, habitat collectif, et logiste de l'autre pour désigner la personne qui étudie et par suite défend ce qu'elle étudie). Mais au diable l'étymologie, écolo, ça fait école, potache, c'est sympa.

L'écologie est l'étude scientifique des relations des êtres vivants entre eux et avec le milieu dans lequel ils vivent, question qui n'intéresse pas que les scientifiques. L'écologiste est donc devenu un défenseur de la nature et de l'environnement, une personne qui agit pour la protection de la nature, noble tâche.

**Dans le domaine de l'information et de l'archivage, être écolo, c'est assez facile. Cela tient en une phrase que tout le monde connaît :**

**Pensez à l'environnement,  
n'imprimez pas ce mail si cela n'est pas nécessaire**

ou alors, imprimez-le sur du papier recyclé (voir le billet Recyclabilité).

Vous avez ainsi la bonne conscience de sauver un arbre ou du moins une branche (car, c'est bien connu, les arbres ne repoussent pas).

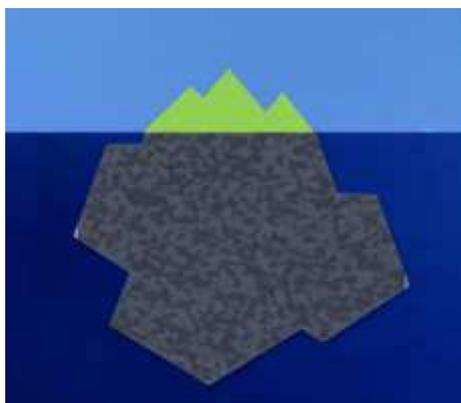
**Et vous gardez tout sous forme numérique et envoyez toutes vos données dans le nuage (dans le « cloud », si on en croit Internet, il n'y a que de gentils cumulus - journée chaude et ensoleillée).**

Quoi de plus naturel ? Le soleil brille, les oiseaux chantent. La vie est belle.

Adieu les mètres linéaires de dossiers papier qui déciment nos forêts. Stop aux impressions en quatre exemplaires de documents inutiles. Finies les boîtes d'archives ventrues dont 50% ne sert à rien qu'à gaspiller de la cellulose qui serait sûrement mieux employée en couches-culottes.

Vive les Teraoctets de données qui saturent les serveurs ! Par ici les dizaines de versions numériques sans intérêt ! Bienvenue aux 95% de fichiers qui ne servent à rien qu'à alimenter la surchauffe des *datacenters*, à rien qu'à justifier les ressources énergétiques phénoménales dépensées pour refroidir du rien... tandis qu'ailleurs des gens coupent du bois pour se chauffer faute d'avoir l'électricité nécessaire.

**On croit avoir évité le gaspillage papier mais on n'a pas vu la face cachée de l'iceberg que constitue le gaspillage numérique, et on fonce droit dessus !**



Qu'est-ce qu'être info-écolo ? Remplacer le papier par le numérique puissance 10 ? Ou réfléchir avant d'écrire, lire avant d'envoyer ou de recopier, détruire et recycler ce qui est périmé ?

**En fait, la plupart des gens sont à moitié écolos. Mais quelle moitié ? La moitié « éco », comme dans économe, écosophe, ou la moitié « olo » comme rigolo et bricolo ?**

# Stabilo

Posté le 27 mai 2013

**Le plus beau critère de réussite pour une marque n'est-il pas de devenir un nom commun ?** Après quarante ans de bons et loyaux services, le Stabilo a donc rejoint le Frigidaire, le Kleenex et le Bic au panthéon des objets quotidiens indispensables, menant une carrière brillante, et même surbrillante !



**Il faut dire que le stabilo présente pas mal d'avantages.**

Tout d'abord, c'est un mot agréable qu'on se plaît à prononcer : une sifflante, une dentale, une labiale, et des voyelles variées... Stabilo (qui commence et finit comme stylo, le *abi* allemand supplantant le *y* grec...) vient donc joliment enrichir la langue française, où il concurrence le terme technique et un peu fade de « surligneur ». Et puis, stabilo a engendré un autre néologisme bien sympathique, le verbe associé. Je ne parle pas de stabilobosser qui est trop long (cinq syllabes !), trop proche de la marque et dont le « boss » a des connotations hiérarchiques passées de mode. Je veux parler de **stabiloter**, avec son suffixe -oter qui donne un côté à la fois manuel et intime à l'opération de « stabilotage », comme dans siroter, dorloter, tricoter voire traficoter ou emberlificoter. Surtout, cela nous change des anglicismes (*highlighter*) ou des équivalents français à rallonge-repoussoir (« mettre en surbrillance »).

**Ensuite, le stabilo est un instrument extrêmement pratique.** Il a été inventé sur une idée de Günter Schwanhäusser pour remédier aux gribouillis peu lisibles résultant de l'usage de feutres ordinaires par les dirigeants et les étudiants pour marquer les passages clés d'un texte (voir l'article de Chantal Houzelle dans *Les Échos*). D'une façon générale, le stabilo, grâce à son encre fluorescente et à ses qualités plastiques (pour les détails, voir le site du fabricant, toujours mieux que les imitateurs) révolutionne le coloriage. Il permet, entre autres, de mettre en évidence, lisiblement et proprement, les mots et phrases clés d'un document à étudier : article, rapport, magazine ou livre imprimé (pour ceux qui ne jugent pas sacrilège d'annoter les livres). Il existe neuf coloris de stabilo mais le jaune reste le plus utilisé.

**La troisième qualité du stabilo est d'être transposable au numérique**, même si la marque éponyme allemande n'intervient pas (encore) sur ce terrain-là. Le surlignage est banal parmi les fonctionnalités des logiciels bureautiques mais le succès commercial du Stabilo Boss fait que l'on en vient naturellement à « stabiloter un PDF ». Lorsque l'on ne veut pas gaspiller du papier en imprimant, ou que l'on s'est accoutumé à lire ou relire à l'écran et que l'on maîtrise un tant soit peu les outils informatiques, il est très efficace de surligner un écrit sous forme numérique, y compris lorsqu'il est figé (le format PDF occupe ici le terrain). Ainsi, dans les copies numériques des élèves, de plus en plus nombreuses, le surlignage au stylo ou au crayon rouge du professeur cède progressivement la place au surlignage numérique jaune, moins sévère. Tout un symbole... Le jaune est en effet la couleur par défaut pour le stabilotage d'un document PDF ; il est possible dans Adobe Reader de changer cette couleur mais pas très pratique d'utiliser plusieurs couleurs en parallèle sans tri-cliquer à chaque fois ; ce serait pourtant bien pratique de pouvoir différencier les annotations (orthographe, syntaxe, inexactitude, expression confuse, etc.). Adobe s'en soucie-t-il ?

Un petit bémol cependant face à cet engouement pour le stabilo. Comme pour tout produit pratique et agréable, il porte en lui le risque d'un excès. **Stabiloter à tout va revient à s'habituer à morceler sa pensée**, à réfléchir par juxtaposition de mots-clés, de morceaux de phrases, à évacuer la structure du raisonnement en se focalisant sur ce qui clignote, à ne plus faire l'effort d'une lecture suivie d'un texte écrit sans stabilo.

**Bon**, tant que l'on n'oublie pas de **lire** intégralement, de temps en temps, un **bon** rapport, un **bon** texte de loi (de plus en plus **rare**), un **bon** essai ou un **bon** roman, **ça va**.

# Olico

Posté le 3 juin 2013

**Coup de chapeau au Conseil fédéral suisse qui a forgé un si bel acronyme pour nommer un texte par définition aussi austère : OLICO : Ordonnance concernant la tenue et la conservation des livres de comptes.** Le texte ne date pas vraiment d'hier puisqu'il a été adopté le 24 avril 2002 mais il n'est jamais trop tard pour saluer les belles choses.

**Pour les comptables, qui sont des gens sérieux mais non dénués d'un certain sens poétique, Olico est subtilement pédagogique car admirablement dosé dans ses sonorités :** il y a là une petite idée d'oligo-éléments qui souligne discrètement le caractère élémentaire des écritures comptables, tous ces enregistrements parfois ténus mais qui sont pourtant indispensables pour nourrir l'organisme de l'entreprise ou de la collectivité et produire un bon bilan de santé. Olico renvoie aussi à illico et souligne que le comptable ne laisse pas traîner les choses et inscrit sur le champ ce qui doit l'être.



Donc, le titre est vendeur. Ceci dit et tout bien considéré, l'ordonnance n'aurait pas besoin de cet enrobage marketing tant son contenu est clair et simple. On la lit et relit par plaisir. Jugez vous-même : <http://www.admin.ch/opc/fr/classified-compilation/20001467/index.html>.

L'ordonnance est fidèle (et elle a bien raison) au vocabulaire traditionnel de la comptabilité et des codes de lois :

le « grand » livre et les livres « auxiliaires », dans leur relation hiérarchique ;

la « tenue et la conservation » des livres : tenir un livre... Il ne s'agit pas du servant d'autel et de la façon dont il doit *tenir* les livres liturgiques pour le célébrant, ni de votre libraire qui *tient* les livres que vous lui avez commandés à votre disposition, mais bien de la responsabilité d'écrire dans un registre dédié aux comptes ce qui doit y être écrit.

Olico rappelle utilement le double enregistrement, thématique et chronologique, des écrits qui engagent les finances d'une personne morale. C'est la base de la gestion : établir la liste des opérations dans l'ordre de leur survenance.

**Le maître-mot de cette ordonnance est « régularité »** (un mot en -ité que j'aurais dû inclure dans mon recueil « Sérendipité... »). Car le travail du comptable se caractérise par un rythme ni ralenti ni accéléré, par une attitude plus tortue que lièvre (la trace continue plutôt que le papillonnage), et bien sûr par la conformité à la règle, à la loi. À la régularité sont attachées d'autres valeurs capitales face au « tsunami numérique » qui fait aujourd'hui la pluie et le beau temps (en ce moment, c'est plutôt la pluie...) dans le monde professionnel aussi bien que personnel. Ce sont :

la **diligence**, à savoir le soin et l'ordre - il faut éviter une attaque due à une non diligence 😊

la **disponibilité** : l'objectif de la tenue et de la conservation des comptes est bien de pouvoir s'y reporter pour savoir et/ou prouver ce qui a été fait ou pas fait.

**La section relative aux supports d'information et à la conservation est sobre et précise :** intégrité, infalsifiabilité, horodatage, procès-verbal de migration des supports, etc. Surtout, elle est écrite dans un français ni jargonnant ni franglicisant comme on en lit trop de ce côté du lac Léman. C'est pourquoi, en lisant cette Olico simple et claire, on se prend à rêver que la France se trouve en Suisse... mais pas la Suisse allemande car le nom court de l'ordonnance en allemand est *GeBüv*, nettement moins fun...

# Diapo

Posté le 10 juin 2013



En choisissant « diapositive » pour traduire l'anglais « slide » dans les didacticiels de son logiciel PowerPoint, le tout-puissant Microsoft a relégué au second plan le sens précédent de « diapo », à savoir un morceau de film, positif par opposition au négatif photographique, enserré dans un cadre de carton ou de plastique que l'on peut regarder à l'aide (dia : à travers) d'une visionneuse individuelle ou projeter sur un écran.

Les synonymes de diapo, outre « slaliede », sont principalement le transparent et l'acétate des Québécois. La feuille d'acétate de cellulose diffusée sur l'écran grâce au rétroprojecteur, ancêtre du diaporama PowerPoint dans les années 1970-1980 et des bricoles, est un cas (rare mais non unique) où le nom du support de l'ère pré-numérique se maintient dans l'univers des 0 et des 1. On parle aussi de planche mais, là, on peut voir une sorte de filiation : l'orateur monte sur l'estrade (sur les « planches ») pour présenter son diaporama...

**Des diaporamas PowerPoint (ou l'équivalent OpenOffice), tout le monde en fait :** formateurs, professeurs, élèves, chefs de projet, conférenciers, présidents, candidats, animateurs de fête de famille. Et tout le monde en bâcle : 30 lignes de texte en corps 12, illisibles même pour ceux du premier rang ; animations outrancières (dont le seul intérêt est d'indiquer que le présentateur vient de découvrir le logiciel et s'est amusé) ; liste à puces de verbes éculés et désarticulés qui assoupissent l'auditoire.

**On a beaucoup écrit sur le sujet depuis la déclaration fracassante du général américain James N. Mattis au Times en 2010 : « PowerPoint nous rend bêtes »,** affirmation qui a inspiré à Franck Frommer son essai *La pensée PowerPoint : Enquête sur ce logiciel qui rend stupide*, livre qui m'a déçue et auquel je préfère la très plaisante chronique de Farhad Manjoo sur [www.slate.fr](http://www.slate.fr).

**La réalité est que les diapos PPT sont de plus en plus utilisées dans l'entreprise et qu'elles sont de plus en plus souvent le seul support, la seule trace d'une idée ou d'une décision.** Certains conseils d'administration ou comités de direction ne produisent rien d'autre en termes de compte rendu qu'un « diaporama » PowerPoint créé sur la base de l'ordre du jour et enrichi des décisions pendant la séance. L'avantage, majeur, est que le document de validation de la réunion est court, factuel, immédiatement disponible. La diapo se banalise également comme support d'une note, d'un devis, voire d'un message administratif ou commercial qui aurait naguère pris la forme d'un courrier.

**Mais, c'est bien connu, les diapos PPT ne s'archivent pas,** c'est illisible, incompréhensible sans le commentaire de l'orateur ; ce n'est qu'un support du discours oral qui n'est pas et ne peut pas être autoportant et constituer un vrai document.

Cette dernière affirmation, basée sur le support de l'information au lieu d'être inspirée par la valeur du document m'en rappelle une autre. À la fin du XXe siècle, le discours ambiant était : « un message électronique n'est qu'une enveloppe, ce n'est pas un document, ça ne s'archive pas ! Quinze ans plus tard, un des thèmes les plus en vogue dans les salons de gestion de l'information est l'archivage des mails, tant il est vrai que la messagerie est le lieu de production ou de passage de 90% de l'information qui engage.

PowerPoint est un logiciel très souple qui peut servir aussi bien la sobriété que la créativité, le génie que la sottise. Dans une diapo PPT, ce n'est pas l'outil qui est en cause mais la capacité de l'auteur à exprimer ce qu'il a à dire, s'il a vraiment quelque chose à dire. Pour moi, PowerPoint est un outil épatant.

En diaporama comme en toute chose, il faudrait éviter d'assimiler une mauvaise pratique à une règle commune.

**Après tout, on n'est pas tous des généraux américains !**

# Macache bono

Posté le 17 juin 2013

Bien que l'exclamation « macache bono ! » se fasse discrète de nos jours, en particulier sur le Web – il est vrai que Google préfère l'anglais à l'arabe, à l'italien ou à l'argot – je ne pouvais que la faire figurer dans mon « o-raison » car l'expression fait partie de mon vocabulaire courant depuis que mon grand-père paternel, soldat de la Grande Guerre sous divers climats, me l'a transmise en héritage.

**Littéralement, cela veut dire : il n'y en a pas (*makanch* en arabe maghrébin) du bon (mi-italien, mi-français). Macache tout seul est concurrencé par « rien », « que dalle », « bernique », etc. Le « bono » permet d'insister : il n'y a rien de bon !**

**Et les occasions d'emploi ne sont pas rares.**

Exemple. J'ai récemment décidé de changer les rideaux de mon salon. Je me rends dans un grand magasin (genre Bric-à-brac aux Horizons Verdoyants) et je trouve ce que je cherche, et plus encore, grâce à des personnes compétentes, accueillantes et à l'écoute du client. Je choisis les tissus et les matériaux et je passe commande de la façon et de la pose (chacun son métier).

Au moment de payer, on me présente « cinq bons de commande » : un pour le tissu, un pour le voilage, un pour la tringle, un pour la façon et un pour la pose ! Je m'étonne poliment et demande si je peux simplement avoir « une » facture, globale pour « mon » achat. Réponse du N+1 du N+1 de la caissière : ce n'est pas possible ! Macache !



Explication : le tissu et le voilage viennent de deux fournisseurs différents, les tringles sont fabriquées par telle société, la façon et la pose sont réalisées par deux autres sous-traitants. Donc, il y a « cinq bons de commande ». Le système est comme ça.



Je me gratte la tête puis le menton. Il me semble bien que lorsque j'ai acheté ma voiture, je n'ai pas signé un chèque pour le châssis, un deuxième pour les roues, un troisième pour le fabricant de pneus, un quatrième... mais bien un seul chèque pour le concessionnaire.

J'essaie de faire valoir que les fournisseurs sont l'affaire du magasin pas du client qui, lui, fait un achat, certes parfois composé de plusieurs produits, mais un seul achat dans un seul et même magasin lors d'une seule et même visite (unité de temps, de lieu et d'action) et que cela n'est pas incongru, et même plutôt courant, de payer un achat sur présentation d'une facture... Mon interlocuteur, manifestement surpris, comme si j'évoquais les us et coutumes d'une autre planète, veut bien admettre mon point de vue pour me faire plaisir mais il ne peut rien pour moi car le système d'information est ainsi fait que c'est la transaction entre le magasin et ses fournisseurs qui est considérée. La facture client, tu peux t'accrocher (au rideau), macache bono !

Hum. Sans doute le système d'information est-il d'un autre âge et sera bientôt révisé ?

Pas du tout, le système d'information vient tout juste d'être modernisé : « Le système est comme ça ». L'informatique a dit de faire comme ça. On n'y peut rien. On est obligé. L'informatique a décidé. Il n'y a pas d'autres possibilités. C'est le système qui veut ça. On doit obéir au système. Etc.

**Y a-t-il quelqu'un dans ce magasin qui sache la différence entre un client et un fournisseur ? Entre un bon de commande et une facture ? Macache ! Y a-t-il un responsable dans ce magasin qui pense que l'humain devrait commander aux machines et non l'inverse ? Macache bono !**

C'est déprimant. Et il n'y a pas grand-chose à faire, sinon se mettre au niveau de son interlocuteur et affirmer d'un ton convaincu qu'on vient effectivement de Mars, que là-bas le système informatique interdit de payer une somme sans facture et qu'on n'a droit qu'à un seul chèque par an, puis attendre que ça décante ... ou peut-être suggérer au responsable informatique dudit Bric-à-brac d'aller faire un stage chez un concessionnaire automobile ?



# Zéro

Posté le 27 juin 2013

Que ce soit dans son acception de vide (0 = rien) ou dans son usage de notation des grands nombres (1 000 000 000 livres ou 1 000 000 000 000 rials), sous sa forme chiffrée (0) ou littérale (zéro), **le zéro fait partie de la vie quotidienne. Il poursuit même une brillante carrière dans divers slogans politiques** : le défi « Faim Zéro » des Nations-Unies, le risque zéro, la « tolérance zéro » ; ou encore la théorie du zéro défaut, l'objectif zéro carbone ou l'ambition du zéro papier.

On remarque au passage que le zéro, qui est initialement un substantif, prend une valeur d'adjectif ou d'adverbe, et qu'il figure aussi bien avant qu'après l'objet appelé à disparaître, comme chez Obélix la patrouille romaine ou la romaine patrouille...

**Revenons au zéro papier.** La formule, succédant au « bureau sans papier » a eu ses heures de gloire dans les années 1990, à l'époque où le mirage informatique laissait entrevoir un monde virtuel, stratosphérique, un monde où on serait libéré de la pesanteur du papier, des piles de photocopies en nombre pour tous les destinataires ou tous les participants à la réunion, des déplacements d'un bureau à l'autre pour distribuer ou rechercher un document, de la lourdeur des cartons d'archives de la cave au grenier. Le rêve ! Vous êtes confortablement installé dans votre fauteuil et l'information vient à vous ; les documents que vous voulez diffuser s'élancent vers leur cible sur simple clic ou commande vocale.

**Ce n'est pas un rêve. La technologie, stricto sensu, permet cela. Alors, comment ce fait-il que trente ans plus tard, le zéro papier soit toujours un mythe et que, pire, les volumes de papier à stocker soient toujours en hausse** (même s'il y a des exceptions, notamment le courrier postal) ? Parce que, comme toujours, on a oublié une composante dans le dispositif, en l'occurrence l'éducation.

**Parce que économie sans éducation n'est que ruine de l'homme.**

**On apprend, à l'école ou sur le terrain, à manipuler des outils par le petit bout de la lorgnette sans avoir appris à quoi les outils peuvent servir, comme si on apprenait à manipuler une tronçonneuse sans avoir étudié l'essence des arbres** ; on utilise les technologies numériques sans avoir appris ce qu'est un fichier numérique et comment il remplace ou pas un document papier, comme si on souscrivait à un régime amaigrissant en avalant consciencieusement tous les midis six gélules d'artichaut de Laon hyper-concentré au sortir d'un restaurant gastronomique (et il y a de bonnes adresses à Laon) ; on dématérialise à tout va sans avoir appris à produire, à lire et à archiver un document numérique, **comme si on conduisait une voiture de course sans avoir appris ni le code de la route ni l'impact du choc à 200 km/h sur un passant imprudent.**

Une des dernières e-publicités des hypermarchés Leclerc est assez symptomatique de la tendance actuelle :



Le message caresse la fibre écologique du consommateur dans le sens du poil – ou plutôt de la fibre - et surfe sur les idées reçues sur l'environnement numérique. Comme si l'encombrement et l'utilisation du prospectus tenait à son seul support...

Ceux qui croient qu'il suffit de numériser le papier et d'imprimer les mails en sont au **degré zéro de l'archivage.**

Et ceux qui déchaînent les zéros et les uns sans discernement et sans vergogne méritent un **zéro de conduite !**

# In extenso

Posté le 1er juillet 2013

Tout, intégralement, de haut en bas, du début à la fin, de la tête aux pieds, sans faire abstraction d'aucun élément, sans rien omettre. *In extenso*.

L'expression peut, dans l'absolu, s'appliquer à une multitude d'actions, comme aspirer la poussière *in extenso*, sans omettre le moindre grain, ou bien tailler la vigne *in extenso*, du premier cep du premier rang au dernier cep du dernier rang.



Mais c'est avec l'écrit que l'adverbe a le plus de sens, soit pour une activité de publication ou de reproduction *in extenso*, soit pour une activité de lecture *in extenso*.

**Il faut admettre que le fait de lire un document *in extenso* est une opération de plus en plus rare :** manque de temps et autres sollicitations, mais aussi longueur du texte, lourdeur de style, manque d'attractivité du contenu, donc ennui du lecteur, et encore ce constat que, finalement, ne pas tout lire n'a pas de conséquences, en tout cas pas de conséquences systématiques, pas de conséquences immédiates. Pas toujours, pas tout de suite...

**Deux types de documents illustrent admirablement ce constat : d'une part, les travaux universitaires ; de l'autre, les contrats.**

Commentant différents scandales de plagiat universitaire (voir notamment l'affaire Karl-Theodor zu Guttenberg), Peter Sloterdijk, philosophe et recteur de l'université de Karlsruhe, estime (dans *Le Monde* en janvier 2012) que « entre 98 % et 99 % de toutes les productions de textes issues de l'université sont rédigées dans l'attente, si justifiée ou injustifiée soit-elle, d'une non-lecture partielle ou totale de ces textes. Il serait illusoire de croire que cela pourrait rester sans effet sur l'éthique de l'auteur. Dans ce système, la lecture réelle inattendue mène à la catastrophe ».

Les documents contractuels sont eux aussi de plus en plus longs et de moins en moins lus. Il faut bien tenir compte d'une réglementation toujours plus complexe et anticiper les risques de contentieux ou de dommage toujours plus nombreux. Dans le monde du travail, c'est le travail des juristes et des avocats ; on les remercie. Mais les individus sont confrontés au même phénomène : des clauses qui n'en finissent pas et qui sont de moins en moins lues, quasiment jamais *in extenso*, avant d'être acceptées. Ceci est particulièrement vrai pour ces textes numériques dont, en cochant une petite case ou cliquant sur un modeste bouton, vous dites subrepticement que vous les avez « lus et acceptés », ce qui en général est vrai pour l'acceptation et un mensonge éhonté pour la lecture. À croire que la longueur est un gage de sérieux, une garantie qui compense l'indolence du « co-contractant à l'insu de son plein gré ».

**Vous n'avez qu'à signer là. Cliquez ici. C'est tellement simple. Qui lit aujourd'hui ce qu'il signe ?**

Quand il m'arrive (assez fréquemment du reste) de lire *in extenso* les contrats que je dois signer, et de les modifier bien souvent car je me refuse à signer des inepties, je passe au mieux pour une enquiquineuse, au pire pour une illuminée. Pas grave. Après tout, je suis, via mon statut de professeur associé au CNAM, chercheuse en sciences de l'information et, en lisant *in extenso*, je trouve, je trouve des tas de choses très intéressantes....

# Imbroglia

Posté le 8 juillet 2013

Pour approfondir mon billet de la semaine dernière sur les « clics engageants », j'ai voulu regarder de plus près ce qui se passe lors de l'ouverture d'un compte sur un réseau social. **Je suis donc allée sur la page d'accueil de Facebook.**



Sous le titre « Inscription », l'internaute doit d'abord indiquer nom, prénom, adresse, date de naissance et sexe. Au-bas de l'écran, un bouton vert « Inscription » (traduction spécieuse de *Sign up*, n'est-il pas ?). Entre les deux, en tout petits caractères (comme dans les contrats d'assurance), il est dit : « En cliquant sur Inscription, vous acceptez nos Conditions et reconnaissez avoir lu et comprendre notre Politique d'utilisation des données, y compris Utilisation des cookies ».

**Un simple clic sur le bouton vert et l'internaute est engagé. À quoi ?**

**En dépliant ces trois liens associés à l'inscription, j'obtiens plusieurs dizaines de pages de texte, et plus encore en comptant la version anglaise, la seule valable en cas de litige...**

**Je lis. Je relis. Un mot me vient : imbroglia !**

Classiquement (je me réfère à ce que m'a appris la diplomatie), un contrat comprend trois zones de texte : l'exposé du contexte, la décision (le « dispositif » en diplomatie médiévale) et les clauses, le tout précédé de l'identification des parties et suivi des signatures et dates.

Mais dans cet imbroglia de pages et de liens, il est bien difficile de distinguer la nature du contrat, les droits et obligations réciproques, la date et la durée de la relation. Le texte mélange sans logique apparente ce qui relève de l'explication du fonctionnement du réseau social, les engagements et renoncements de l'internaute, les prérogatives du réseau social, le présent et le futur, le contexte réglementaire et le lien spécifique qui est créé entre une personne privée et une entreprise de réseau social.

Il faut atteindre le 19e et dernier article (dénommé « Autre » !!), alinéa 2, pour lire : « Cette Déclaration constitue l'intégralité de l'accord entre les parties » (aucun rappel ici du fait que seule la version anglaise est acceptée par Facebook – litigieux, *isn't it* ?).

Donc, en cliquant sur le bouton, l'internaute, entre autres :

- accepte que ses informations soient transférées et traitées aux États-Unis (art.17-1) ;
- accepte que chaque fois qu'il se connectera à son compte Facebook, il acceptera de fait les mises à jour des conditions (forme d'avenant au contrat (art.14-3) ;
- permet à Facebook d'utiliser le contenu et les données du compte à toutes fins, y compris commerciales (art. 9-17) ;
- permet à Facebook d'utiliser son nom et sa photo de profil [de face si possible ; profil de face, ah ah !] en association avec les contenus non protégés par les paramètres de confidentialité (art.10-3) ;
- accepte que s'il supprime des contenus, ceux-ci ne seront pas supprimés des sauvegardes, « pendant un certain temps » (*reasonable period of time...*) (art.2-2) ;
- accepte que Facebook se réserve tous les droits qui ne lui sont pas explicitement accordés (art. 19-10) ;
- accepte que les articles 2.2, 2.4, 3-5, 8.2, une bonne partie des articles 9 à 11 et les articles 15 à 19 restent en vigueur après la dénonciation du contrat...

**Comme quoi, la contractualisation en ligne peut s'avérer une vraie « embrouille », un imbroglia qu'on pourrait mettre en scène.** Le marié malgré lui, pièce en trois actes : rencontre, séduction, clic-clac (la photo), un clic et les voilà e-mariés, mais la mariée à une sœur jumelle en Amérique, quiproquos, dédic, en attendant les claques...

# Chamisso

Posté le 15 juillet 2013

Il y a exactement deux siècles, dans l'été 1813, Adelbert von Chamisso, écrivain et savant allemand d'origine française publiait *L'étrange histoire de Peter Schlemihl ou l'homme qui a vendu son ombre*, titre que l'on pourrait compléter, en plagiant les titres de chapitres de Jules Verne : « Où le lecteur apprend comment cet insouciant de Peter aliéna irrémédiablement un bien personnel fort précieux ».



Peter Schlemihl, jeune homme désargenté, cherche un emploi dans l'entourage d'un homme riche qui ne lui prête guère attention. Mais se trouve là un étrange personnage qui, bien que discret, présente la faculté fascinante de faire sortir de sa manche toutes sortes de biens que tel ou tel individu émet le désir de posséder (tapis, lunette, cheval...). Or, cet « homme en gris » suit Schlemihl et lui demande de lui céder son ombre en échange d'une bourse qui ne se vide jamais. Le jeune homme, attiré par l'argent, accepte : « Tope là ! Marché conclu ; je vous donne mon ombre en échange de la bourse. ». L'ombre, soigneusement roulée, disparaît dans la poche de l'homme en gris lequel disparaît à son tour. Peter Schlemihl part à l'assaut de la fortune, prenant soin de ne sortir qu'après le coucher du soleil.

Les premiers mois sont idylliques (richesses, belle fiancée, popularité due à ses largesses...) jusqu'au premier faux pas au soleil qui en appelle d'autres. Tout le monde rejette bientôt l'homme sans ombre, cet animal anormal. Peter Schlemihl réalise alors que « en ce bas monde, l'ombre est encore plus appréciée que l'or lui-même ». L'homme en gris revient un an plus tard mais pour lui proposer de récupérer son ombre en échange de... son âme. Comprenant son erreur fatale, Schlemihl refuse. Renonçant à ses rêves, il décide de devenir anachorète et d'étudier la faune et la flore en voyageant. Changement de destin.

Ce conte de mon enfance m'est revenu à la mémoire quand j'ai écrit le billet de la semaine dernière sur la contractualisation en ligne dans les réseaux sociaux. En effet, la façon dont Peter Schlemihl cède son ombre au diable, compte tenu de la différence d'époque, est d'une banalité assez similaire à celle dont un internaute « s'inscrit » sur Facebook : le clic sur le bouton rejoint la tape dans la main dans l'insouciance du moment et l'ignorance des conséquences potentielles.

**Que le contrat soit oral ou tracé sur un support, il engage réellement dès lors que l'accord vise l'aliénation d'un bien propre, chose très différente du simple échange d'un bien de consommation ou d'un service ponctuel contre une somme d'argent ; et c'est une tautologie de dire qu'il engage durablement s'il n'est pas explicitement limité dans le temps.**

La tacite reconduction est toujours risquée quand les parties contractantes sont de force inégale, *a fortiori* quand le faible ne connaît quasiment pas le fort et s'est laissé séduire par le bénéfice immédiat sans réfléchir plus avant.

Enfin, il est bien léger de s'engager sans clauses de résiliation et sans surtout qu'il soit prévu un tiers pour arbitrer les différends, ou bien si ce tiers est virtuel ou inaccessible.

Dans ce cas, pour contester, mieux vaut être de la trempe de David ou du Petit Poucet ...

**Au passage, ce conte fantastique de Chamisso soulève une question intéressante : l'ombre fait-elle partie des données personnelles ?**

# Placebo

Posté le 22 juillet 2013

Il a la forme, la taille et la couleur d'un médicament ; il s'utilise comme un médicament ; il peut être aussi efficace (ou inefficace) qu'un médicament contre certains maux. Mais il ne comporte pas de substance pharmacologique pour agir sur la pathologie ; son action est proportionnelle à la croyance qu'a le patient d'être soigné. Ce n'est pas un médicament. C'est un placebo.

L'effet placebo s'observe également en dehors des frontières de la médecine, dans le domaine commercial, administratif ou social. À la place de la pilule inactive mais colorée, on aura un écrit, par exemple :

*Palais de l'Élysée, ce  
29 novembre 2007*

*Chère Madame,  
Vous avez gagné  
le 2<sup>e</sup> prix de beauté.  
Recevez mes plus sincères  
félicitations*



*Madame Michu  
28 rue du Général de Gaulle  
714254 Saint-Jacques du Fort*

De quoi s'agit-il ? De la combinaison d'une annonce agréable qui rappellera de bons souvenirs aux joueuses de Monopoly et de l'image de la signature d'un ancien président de la République téléchargée de Google images. Cela ressemble à une lettre autographe avec compliment et signature manuscrite ; c'est plaisant (pour mémoire, placebo signifie « je plairai » en latin), mais cela n'est pas un document original, vous n'avez rien gagné et Jacques Chirac ne vous connaît pas. Cependant, cet écrit est susceptible de faire de l'effet à des milliers de patientes atteintes d'un mal de reconnaissance, d'un défaut de compliment (ces petites souffrances individuelles qui participent de la morosité collective), dès lors qu'elles voudront bien croire que ce billet presque doux leur est destiné. Il pourrait même prétendre à un remboursement par la Sécurité sociale...

**Plus sérieusement, à notre époque de transition de l'ère analogique à l'ère numérique, le placebo-signature est plébiscité par ceux qui souffrent d'insuffisance « fidéale » dans l'environnement électronique.**

Avec le numérique, la signature manuscrite disparaît. Son équivalent numérique est un ensemble de données propres à tracer et donc identifier la personne qui valide, émet, diffuse le document. La formule d'Isabelle Renard qui fête cette année ses dix ans (la formule) résume tout : « L'original est mort, vive la trace numérique ! ».

Cette trace est obtenue par différents procédés techniques, de la traçabilité simple des outils (connexion, adresse IP) à la cryptographie asymétrique. La grande différence est qu'elle est invisible à l'œil nu. Pourtant, en cas de soupçon de faux ou de falsification, c'est cette signature numérique (les fichiers qui la composent) qui sera expertisée. Et cette signature sera rapprochée d'autres signatures, d'autres documents, d'autres actions, car la critique de l'authenticité et de la fiabilité ne peut être que comparative.

Mais les changements de mentalités prennent leur temps, surtout que la pédagogie laisse à désirer dans le domaine. De sorte que beaucoup de gens préfèrent encore conserver un courrier sous forme de fichier Word ou PDF dans lequel on a inséré le scan d'une signature manuscrite qui ne prouve pas grand-chose, plutôt qu'un courrier directement électronique (un mail) qui, lui, peut être tracé. L'image de la signature, ça se voit, ça ressemble à quelque chose qu'on connaît, ça rassure, ÇA PLAÎT !

Moralité : exigez une vraie signature (quelle qu'elle soit, manuscrite ou sous forme d'une trace numérique) de vos interlocuteurs, c'est plus sûr ; et contentez-vous d'insérer l'image scannée de votre signature manuscrite dans vos propres écrits. Il y a de bonnes chances que votre interlocuteur n'y voie que du feu, et vous, vous aurez un argument pour contester, le cas échéant...

# Osso buco

Posté le 29 juillet 2013

**Si vous êtes à la fois attentif à l'écrit qui engage et fin gourmet, la ressemblance entre un dossier décisionnel et un osso bucco (jarret de veau) ne vous aura pas échappée.**



## **Tout concorde.**

Au centre, il y a l'os à moelle (épineière et substantifique) autour duquel tout s'organise et qui donne son nom au plat. Dans le dossier, c'est le document majeur, celui qui porte la décision, l'acte qui est la raison d'être du dossier et lui donne son ossature. La décision, la moelle du dossier est exprimée par un verbe d'action : j'attribue pour un dossier de subvention, j'accepte pour un dossier de candidature, je prescris ou j'ai pratiqué telle opération pour un dossier de patient.

Sont accrochés à l'os, par des liens souples et cependant solides, de petites pièces de viande qui se sont développées et épanouies en même temps que l'os du veau, constituant ensemble le jarret, de même que les pièces du dossier font corps autour de l'acte principal. Ce sont des pièces solidaires de la décision ; elles suivent le document central dans le processus de conservation et, le cas échéant, l'accompagnent devant le tribunal, de même que les pièces de viande ont partie liée avec l'os dans les coups de froid (frigo) et dans les coups de chaud (cocotte).

La qualité de l'osso bucco, comme celle du dossier décisionnel, dépend largement :

d'une part du contexte de production, de la qualité du produit : de quel animal provient-il ? Comment a-t-il été alimenté ? La traçabilité a-t-elle été respectée ?

d'autre part du savoir-faire et de la sensibilité du chef (de cuisine ou de projet).

Après... Après, il y a l'accompagnement, la présentation, la sauce...

Pour un résultat optimal pour les consommateurs/utilisateurs, il faut que la préparation soit soignée, que les ingrédients aient été incorporés au plat/au dossier d'une manière contrôlée et non juxtaposés les uns à côté des autres sans avoir eu le temps de se connaître, sans avoir mijoté ensemble avant que le chef ne donne le dernier coup de cuiller/stylo.

Plusieurs recettes recommandent de commencer par enfariner légèrement les jarrets, de même que l'utilisation de fines chemises favorise une meilleure tenue des pièces autour de l'acte central (références, annexes, pièces justificatives, données de traçabilité).

Je précise que cette comparaison n'a rien à voir avec la citation du général de Gaulle : « Les Français sont des veaux », quel que soit le niveau de décision du responsable, quelle que soit la tendresse de son jarret 🐷.

# Incognito

Posté le 5 août 2013

**Se promener, voyager incognito... Voilà un plaisir qui n'est pas donné à tout le monde car pour ne pas être reconnu, il faut d'abord être connu, jouir d'une certaine célébrité.**

L'incognito a donc peu à voir avec la notion de pseudonyme fort en vogue à l'heure des réseaux sociaux. Le pseudonyme permet d'agir publiquement sans avoir à décliner son identité ; l'incognito permet d'exercer une activité que la notoriété interdit ou empêche de faire, soit parce que les contraintes protocolaires l'excluent, soit parce que le fait d'être reconnu par autrui empêcherait de le faire normalement, tranquillement, ou les deux.

**Il existe une longue tradition du déplacement incognito chez les souverains :** le sultan Haroun al Rachid aimait, dit-on, à se déguiser en mendiant pour aller tâter le pouls de ses paysans dans les alentours de Bagdad ; Victor Hugo montre dans Notre-Dame de Paris le roi Louis XI sous les traits d'un bourgeois de Tours qui visite avec une grande attention l'atelier d'alchimiste de Claude Frolo ; le tsar Pierre le Grand fit à la fin du XVIIe siècle un voyage incognito dans plusieurs pays d'Europe afin d'y étudier les sciences et les techniques.



**La coutume veut que, si on reconnaît le haut personnage, on doit avoir l'élégance de ne pas le dire, même si on peut le laisser entendre,** créant ainsi une complicité agréable à tous. L'exclamation de Drouet reconnaissant sous son déguisement le roi Louis XVI à Sainte-Menehould ne relève pas de la même démarche : le roi s'était travesti pour fuir son pays et non pour échapper ponctuellement au protocole.

La photographie, la presse, la télévision, en popularisant les visages des grands de ce monde, ont rendu l'aventure plus aléatoire, quoique le comportement puisse trahir davantage que les traits physiques ; il n'est pas donné à tout le monde de parler et d'avoir l'attitude d'une personne ordinaire...

Avec les technologies numériques, l'exercice est encore plus difficile à mettre en œuvre, ou du moins le périmètre d'intervention se trouve réduit. On imagine mal un chef d'État européen prenant l'avion pour aller se promener incognito à Manhattan ; ce serait là une course d'obstacles qui ôterait tout plaisir à l'entreprise.

Dans un environnement plus restreint, il y a encore quelques possibilités mais sont-elles exploitées par les candidats potentiels ?

En avril dernier, la presse internationale a relayé ce reportage d'un journal de Hong-Kong : le président chinois, Xi Jinping, accompagné d'un acolyte, aurait pris un taxi pékinois incognito et aurait, pendant une course d'environ vingt-cinq minutes, discuté avec le chauffeur des problèmes de pollution atmosphérique. Enfin, les dirigeants écoutent le peuple ! Mais les autorités chinoises ont apporté un démenti formel. Un détail plaide en faveur de la farce par son invraisemblance : à la question du chauffeur « Vous a-t-on déjà dit que vous ressemblez beaucoup au secrétaire général Xi? », le voyageur aurait répondu « Vous êtes le premier à m'avoir reconnu ». Peu crédible. Il n'empêche que l'aventure, vraie ou fausse, a causé un émoi certain sur Internet qui apprécie toujours le sensationnel. Voilà un type d'opération de promotion assez tentant pour les sosies...

Reste à savoir si cette raréfaction de l'incognito est seulement une affaire de technologie ou si les temps ont changé. Combien de présidents ont aujourd'hui le secret désir de se déguiser pour aller incognito respirer les effluves du métro aux heures de pointe afin de mieux comprendre les classes laborieuses, ou aller travailler dans une association humanitaire pour voir comment ça marche vraiment ?

**Bien sûr, l'incognito réussi ne laisse pas de traces, pas d'archives officielles. Mais il y aura des mémoires, un journal intime, des témoignages de proches mis dans la confiance voire complices.**

# Bistro

Posté le 12 août 2013



Nul n'est bien certain de l'étymologie du mot « bistro » dont l'usage s'est répandu il y a un siècle seulement. **Mais l'étymologie russe, est la plus séduisante** : lors de l'occupation russe de Paris en 1814, les soldats cosaques s'arrêtaient boire dans les cafés mais, de peur d'être surpris à une activité non autorisée pendant le service, ils insistaient pour être servi vite (en russe : быстро).

Du reste, bistro se dit bistro dans plusieurs langues européennes et est compris partout (l'une des illustrations de ce billet vient de Paris, l'autre de Stuttgart), même si le français y a ajouté un t final, par conformité aux usages orthographiques).

**Bistro. Festina lente. Se hâter lentement, prendre le temps de faire une pause salubre au bistro.**

Les bistrotts ferment les uns après les autres, déplore-t-on régulièrement. De fait, il existait en France 210 000 bistrotts en 1960 et seulement 35 000 cinquante plus tard... La lutte contre les excès du tabac et de l'alcool ajoute encore à la crise. Mais le bistro, comme toute institution, mute au gré des flux de populations et des habitudes des consommateurs. L'essentiel est qu'il préserve sa spécificité, son âme.

Dans son livre *France bistrotts*, Gilles Pudlowski le définit comme « un lieu où l'on a envie de revenir ». Bien sûr, car c'est un lieu éminemment social.

**Le bistro est indubitablement porteur des valeurs mises en avant de nos jours dans le monde du travail :**



- la convivialité, la mixité sociale et la limitation de la relation hiérarchique au strict minimum : il y a le patron ou la patronne (parfois les deux) et les autres, les consommateurs, qui participent chacun avec sa personnalité de la bonne ambiance générale ;
- l'émulation : l'hiver, un vin chaud et une partie de cartes pour redonner du cœur à l'ouvrage ; l'été, un piconcu pour rafraîchir les idées (voir la recette par Raimu-César dans le film de Pagnol) ;
- la communication : les brèves de comptoir ;
- être au fait de l'actualité, avec le plat du jour ;
- la véracité des informations : *in vino veritas* ; évidemment, il ne faut pas abuser car on risque l'effet inverse, c'est-à-dire la gueule de bois et, par conséquent, la langue de bois...
- et la continuité de service : le bon bistro est ouvert sept jours sur sept.

Alors, pourquoi ne pas fréquenter davantage les bistros ? Pourquoi ne pas travailler plus souvent au bistro ? Et pour s'imprégner des bonnes pratiques, pourquoi ne pas enseigner au bistro ? Aristote enseignait bien en se promenant dans la rue...

# Haro

Posté le 19 août 2013

Haro est un petit mot original, qui ne ressemble à aucun autre (sauf halo) dans la langue française à laquelle il appartient cependant depuis environ un millénaire, via le francique, et dont on trouve le cousin dans l'anglais *here* (ici). C'est un mot d'appel : « Ici ! » crie le chasseur qui a trouvé la proie et appelle les chiens ou les autres chasseurs à le rejoindre pour donner le coup de grâce à la bête. Haro ! Sus ! Taïaut !

**Crier haro est assez courant et est même de plus en plus pratiqué dans l'actualité.** L'activité chasseresse n'y est pour rien. La raison en est la combinaison de deux phénomènes.

Tout d'abord, La Fontaine a durablement popularisé l'expression avec le vers « À ces mots, on cria haro sur le baudet » chez les nombreuses générations d'élèves qui ont appris la fable *Les animaux malades de la peste* ; le baudet fait depuis lors de la concurrence au bouc (émissaire).



Ensuite, **l'effervescence des réseaux numériques** (rapidité de diffusion de l'information, partage, twittage, etc.) amplifie la dénonciation, relaye l'accusation, accélère la battue une fois qu'on a trouvé un coupable.

En revanche, le gibier se diversifie (Google regorge de références) :

- Haro sur la cigarette électronique
- Haro sur le principe de précaution
- Construction de logements: haro sur les recours abusifs
- Haro sur l'optimisation fiscale
- Haro sur les écolos
- Haro sur le capitalisme
- Mur des cons : haro sur le lampiste

...

L'anonymat ou le pseudonymat des internautes renforcent encore l'agressivité de la meute. Les technologies de communication favorisent la lâcheté paresseuse inhérente à une partie du genre humain : il est plus confortable d'envoyer un toutit que de se lever la nuit pour coller des affiches dans les rues. Un des derniers exemples en est la mésaventure subie par Caroline Criado-Perez. Cette journaliste britannique avait lancé une pétition pour soutenir la candidature de Jane Austen, opposée à celle de Charles Darwin, pour prêter son effigie au nouveau billet de dix livres. La victoire de son camp fin juillet a provoqué un e-haro particulièrement violent de la part de ses détracteurs : elle a reçu « pas moins de cinquante tweets d'insulte par heure pendant douze heures ». Voir le billet de Jean-Michel Normand titré « Haro sur les twittos machos » dans *M*, le magazine du *Monde* du 3 août 2013.

**Crier haro est un peu ringard, mais poster haro et twitter haro est très tendance. On peut y voir un genre documentaire nouveau issu de la société numérique, un nouveau type d'objet numérique à archiver pour témoigner demain des agissements d'aujourd'hui, un agrégat de haro, un dossier de haro...**

# Frigo

Posté le 26 août 2013

**Frigo** vient de froid (*frigidarium* en latin, *fridge* en anglais) avec la désinence en **-o** du français **argotique**. On en a fait à juste titre un diminutif de réfrigérateur, cet appareil qui abaisse la température des choses qu'il contient et où l'on conserve aussi bien des aliments que des médicaments, des organes humains en attente de greffe ou des ovocytes en attente d'implantation. **Mais le sens de frigo a été et reste plus large. Le terme est d'ailleurs usité dans d'autres métiers :**

- la police : « mettez-moi cet énergomène au frigo ! », une température « fraîche » ayant pour réputation d'assagir un tempérament trop « chaud » ;
- la radio et la télévision : on met au frigo les reportages dont la diffusion est reportée à une date ultérieure ;
- l'industrie du luxe, où le frigo désigne la chambre noire (à défaut d'être froide) où l'on remise les prototypes qui n'ont pas jamais dépassé le stade de prototype, pour cause d'inventeur trop en avance sur son temps, de designer trop excentrique ou de choix marketing ; ce lieu, pour ceux qui ont le privilège d'y pénétrer, ressemble à une caverne d'Ali Baba...

Dans tous les cas, il s'agit de conservation, à court terme (quelques jours), à moyen terme (quelques années) ou à long terme (plusieurs décennies). **On peut donc s'étonner que le frigo ne fasse pas partie du vocabulaire des archivistes.** Il y a là de toute évidence une lacune à combler, d'autant plus que l'expression « durée de conservation », si on en croît l'ami Goût-gueule, renvoie aussi bien au monde du froid qu'au monde du temps.



Dans la société branchée (électriquement parlant du moins), on a le frigo facile : viande et laitage bien sûr, mais aussi légumineuses, agrumes, tomates, œufs, crottin de Chavignol, vin de Bordeaux, pain... de sorte que, à force de stocker dans le frigo tout et n'importe quoi, on en arrive à ne plus savoir conserver les aliments. Puis on redécouvre la valeur de certaines méthodes traditionnelles : voir le site <http://blog.super-marmite.com/2012/02/malin-comment-survivre-sans-frigo/>.

En effet, à chaque type d'aliment, à chaque produit de la terre ou de l'agriculture correspond un mode de conservation optimal pour respecter le cycle de production, préserver la saveur et valoriser les vertus du produit, tout en tenant compte de l'environnement (pour le développement durable) et du budget (coût des équipements, facture électrique).

**De même, à chaque type documentaire (données de connexion, contrat numérique, scan de consultation, notes papier, etc.) correspond un mode d'archivage et de conservation optimal, pour tenir compte du processus de production, préserver l'information originale, valoriser la trace et le contenu, tout en respectant l'environnement (contre la surconsommation de cellulose et la surchauffe des datacenters) et le budget (coûts de stockage). Et quand les produits sont périmés, il convient de les jeter.**

Décidément, cuisine et archivage ont beaucoup en commun.

# Quiproquo

Posté le 1<sup>er</sup> septembre 2013

**C'est, dans le cadre d'une conversation, prendre une personne pour une autre, une chose pour une autre (*quid pro quo* en latin), le Pirée pour un homme, etc.** La Fontaine et Molière ont eu recours au procédé pour se moquer des travers humains à l'origine de certaines situations : aveuglement ou surdité, égocentrisme ou fanfaronnade de l'un ou de plusieurs des personnages.

La plupart des quiproquos sont rapidement dissipés mais certains s'enlisent, les précisions données dans la suite de l'échange (c'est le cas de le dire !) venant alimenter l'erreur, aid es par un contexte linguistique et culturel hétérogène, la naïveté ou l'obstination des protagonistes.

**Les dénouements vont du rire à la confusion, en passant par le drame et le temps perdu. Pour éviter les déboires d'un quiproquo, il n'y a guère d'autre moyen que la clarté du discours et la reformulation : connaître les sens des mots (ils ont rarement un sens unique), savoir s'exprimer, savoir écouter.**

La scène se passe dans une entreprise :

- Dis-donc, tu n'aurais pas vu l'original ? Je le cherche partout.
-   quoi il ressemble, ton original ? Tu sais, Anita, des originaux, il y en a beaucoup dans un service juridique...
- C'est au sujet de l'affaire DUBOS-BARNUM, Éric. Une chemise jaune avec de grandes lettres noires.
- Jaune... Noires...  a me fait penser au dernier tee-shirt d'Hervé : vert avec de grandes lettres blanches... Mais non, je ne vois pas. Tu peux m'en dire un peu plus ?
- Comme tous les originaux, il est authentique, fiable et intègre.
- Hum... C'est difficile de juger comme ça. Il faudrait être intime... Entre la réputation et la réalité, il y a parfois de la marge.
- Je ne l'ai pas vu à la reprographie ! Il a peut-être été copié. Mais ça ne change rien. Il me faut absolument l'original : il est unique.
- Ah  a ! Hervé, on peut dire qu'il est unique : l'autre jour, il avait mis une cravate rouge et les jours suivants, ils l'ont tous copié ; tout le monde avait mis une cravate dans les tons de rouge, même le patron, c'est dire ! Au fait, on t'a dit qu'il était passé au scanner récemment ? Il avait un problème dans le côté depuis quelques temps. Ce doit être pour ça qu'il est si excentrique, pour donner le change. Je crois que finalement, le résultat du scan est très bien.
- Mais enfin, de quoi parles-tu ?

Un grand blond s'encadre dans la porte du bureau. Il porte une chemise rose et tient un dossier rose à la main :

- Eh ! Salut ! Tiens, Anita, je te cherchais pour te donner le contrat signé. Fais attention, c'est l'original... Euh... j'ai renversé mon café sur la pochette et j'ai dû changer la chemise ; aux fournitures, il n'y en avait plus de jaune... mais le contrat est intègre, rassure-toi. Au fait, comment trouvez-vous ma nouvelle liquette ?
- Quel original cet Hervé !



# Roman-photo

Posté le 8 septembre 2013

**Le roman-photo est un genre littéraire mineur**, inventé par les Italiens, popularisé par les magazines féminins des années 1950-1970, principalement *Nous Deux*, visant le public particulier des femmes au foyer en mal de romance et des clientes de salons de coiffures, calibré en feuilletons de deux ou quatre pages, le temps de souffler entre deux activités ménagères ou d'attendre que les bigoudis fassent leur œuvre.

**On croyait le genre enterré**, irrémédiablement attaché à une époque, celle des trente glorieuses, avant les règnes de la télévision et de l'Internet dans les foyers, mais ses fans tentent de lui donner une seconde vie avec le numérique. C'est par exemple le roman-photo vintage de Lionel Piovesan.

En effet, à partir du moment (et nous y sommes) où un texte écrit mis en ligne sans image a peu de chances d'être lu, **le roman-photo se révèle, aux côtés des bandes dessinées et des mangas, un support pédagogique pour tous**, spécialement pour ceux qui trouvent que la vidéo va trop vite... ou qu'elle va trop lentement. Enfin, j'espère...

Voici une illustration de ce que l'on peut faire, sur le thème de l'escroquerie au voyage et des astuces pour s'en prémunir.

[Roman-photo écrit et réalisé par MAC, avec l'aimable participation d'Hélène et de Julian – Tous droits de reproduction totale ou partielle réservés].





FIN

# Allegro ma non troppo

Marie-Anne Chabin



Marie-Anne Chabin est expert indépendant dans le domaine de l'archivage ou *records management*. Concepteur de la méthode Arcateg™ (archivage par catégories), elle accompagne les entreprises dans la définition et la mise en œuvre d'une politique documentaire: [www.archive17.fr](http://www.archive17.fr).

Passionnée de langues, de pédagogie et de diplomatique (étudiée à l'École des chartes), elle analyse le monde numérique et critique, gentiment mais fermement, les dérives du temps et de la pensée.

MAC est membre fondateur et secrétaire général du CR2PA (Club de l'archivage managérial) : [www.cr2pa.fr](http://www.cr2pa.fr)

Elle est également l'initiateur du collectif OuDIPO ou Ouvroir de diplomatique potentielle: [www.oudipo.fr](http://www.oudipo.fr).



**IMPRESSIONS, EXPRESSIONS**  
**Le blog de Marie-Anne Chabin**

avril 2014

[www.marieannechabin.fr](http://www.marieannechabin.fr)